

# La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*





La barrière des forts sardes de l'Esseillon. Au premier plan, la Redoute Marie-Thérèse. Avrieux. En arrière-plan, le Fort Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, Aussois, sous la Dent Parrachée, classés Monuments historiques en 1991.

### La rubrique des Patrimoines de Savoie

Numéro quatorze

#### Conseil général de la Savoie

Conservation départementale  
du Patrimoine  
Hôtel du département, BP 1802  
73018 Chambéry cédex  
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60  
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01  
E-mail cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication  
Jean-Pierre COUREN

Rédacteur en chef  
Philippe RAFFAELLI

Crédit photographique  
Jean-François Laurenceau, CDP  
(couverture)  
J.-P. Clatot (page 3)  
Grand-Filon et  
Archives départementales de la  
Savoie (pages 4 et 5)  
Jean-Claude Giroud –  
phothèque Musée savoisien  
Philippe Raffaelli, CDP  
(pages 6 et 7)  
Conseil général  
de la Haute-Savoie,  
collection Paul Payot,  
Michel Forest, Michel  
Lacroix (pages 8 et 9)  
Muriel Faure, MDP  
Jean-François Laurenceau, CDP  
Lydie Galloppe, Office de  
Tourisme de Briançon,  
L'Inventaire général,  
DRAC PACA, M. Heller  
(pages 10 à 13)  
Gilles Garofolin,  
CAUE de la Savoie (page 14)  
Jean-Pierre Blazin (page 15)  
Jean-François  
Grange-Chavanis,  
Alain Tillier (dessins)  
(pages 16 et 17)  
Cyrille Ducourthial  
(relevés, dessins, photos)  
(pages 18 et 19)  
Joël Serralongue, Service  
départemental d'archéologie  
de la Haute-Savoie  
(page 20)  
Dominique Tritenne,  
Jean-François Laurenceau, CDP  
(pages 21 et 22)

Réalisation

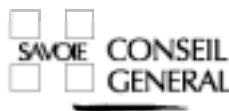
Editions COMPACT

Dépôt légal

4<sup>ème</sup> trimestre 2004

Trage 2800 exemplaires

ISSN 1288-1635



# ÉDITORIAL

## La rubrique

Pour le 20<sup>e</sup> anniversaire des *Journées du patrimoine* les 18 et 19 septembre dernier, le Conseil général a édité un document d'information présentant une sélection de quelques 150 monuments et sites de qualité, publics et privés, ouverts sur l'ensemble de la Savoie. A l'origine de cette initiative, un double objectif qui me tient à cœur : améliorer l'accès à notre patrimoine pour tous les publics et renforcer la cohérence de l'offre culturelle départementale.

Je me réjouis donc que le public ait répondu à cette invitation en venant nombreux. Près de 39 000 visiteurs ont en effet découvert, sur l'ensemble du département, ces lieux témoins de notre histoire.

Ces *Journées européennes du patrimoine* ont clôturé avec l'exposition Sciences et Histoire, la manifestation festive et éclectique *Un été au château* organisée avec succès par la Direction Culture et Patrimoine du Conseil général ; elle a été notamment l'occasion d'ouvrir quotidiennement, entre le 1<sup>er</sup> juillet et le 17 septembre, la Sainte-Chapelle au public. Quelques 19 422 visiteurs sont ainsi venus découvrir ou redécouvrir ce monument historique millénaire au cœur duquel avaient été installés un point d'information et une exposition didactique. A cette opération d'initiative départementale, il faut ajouter 3 420 visiteurs pour les seules Journées européennes du patrimoine et quelques 4 086 visiteurs conduits par les guides-conférenciers de la Ville d'art et d'histoire de juillet à septembre : une première préfiguration d'une plus large ouverture du château des ducs de Savoie.

Dans le prolongement d'une année 2004 placée sous le signe du patrimoine, le Conseil général sera particulièrement attentif en 2005 aux perspectives de la loi de décentralisation (17 août 2004) en matière de transfert de responsabilités et de compétences de l'Etat aux collectivités dans le domaine du patrimoine.

Il poursuivra son engagement coordonné par la Direction Culture et Patrimoine. Parmi ses priorités, les nouvelles actions territoriales lancées en partenariat avec les collectivités locales : réseau des musées et maisons thématiques et les *Itinéraires remarquables*. Elles seront mises en œuvre par la Conservation départementale du patrimoine, missionnée depuis maintenant 10 ans pour répondre avec professionnalisme à l'engouement sans cesse renouvelé du public pour les patrimoines de Savoie.

Jean-Pierre Vial

Sénateur

Président du Conseil général de la Savoie

#### Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie

Direction

Jean-Pierre COUREN  
conservateur en chef du patrimoine

Françoise BALLET, conservateur du patrimoine

Philippe RAFFAELLI, conservateur du patrimoine

Jean-François LAURENCEAU,  
assistant qualifié de conservation

Vinciane NEEL,

assistante de conservation

Françoise CANIZAR, rédacteur

Nicole DUPUIS, adjointe administrative

Caroline LANFANT, secrétaire

Hervé FOICHAT, chargé de l'informatisation

des collections départementales et des  
nouvelles technologies

ont collaboré à ce numéro ■ Jean-Pierre BLAZIN, association Mémoires des Pays du Guiers, jean-pierre.blazin@wanadoo.fr ■ Jean-Luc BOURGES, attaché de conservation, Musée d'histoire et d'ethnographie de Conflans (04 79 37 86 86) ■ Corinne CHORIER, attachée de conservation, Conservatoire d'art et d'histoire de la Haute-Savoie (04 50 51 02 33) ■ Céline DAMIAN, chargée de mission inventaire du patrimoine fortifié, *Sentinelles des Alpes*, Mission Développement prospective, celine.damian@wanadoo.fr ■ Cyrille DUCOURTHIAL, archéologue, ducourthial@free.fr ■ Danielle DECROUZ, conservateur en chef des Sciences de la Terre, Museum d'histoire naturelle de Genève, danielle.decrouez@mhn.ville-geneve.ch ■ Muriel FAURE, coordinatrice du programme *Sentinelles des Alpes*, Mission Développement Prospective (04 79 25 36 98) ■ Hervé FOICHAT ■ Jean-François GRANGE-CHAVANIS, architecte en chef des Monuments historiques (04 78 52 09 99) ■ Christophe GUFFOND, service départemental de l'Archéologie de Haute-Savoie (04 50 51 96 40) ■ Bruno LUGAZ, Directeur du CAUE de la Savoie (04 79 60 75 50) ■ Jean LUQUET, Archives départementales de la Savoie (04 79 70 87 70) ■ Vinciane NEEL ■ Philippe RAFFAELLI ■ Joël SERRALONGUE, archéologue, Service départemental de l'Archéologie de Haute-Savoie (04 50 51 96 40) ■ Maryline TRANCHANT, Le Grand-Filon, Saint-Georges-d'Hurtières (04 79 36 11 05) info@grand-filon.com ■ Dominique TRITENNE, carrier, dotritenne@tiscali.fr ■ Valentina ZINGARI, ethnologue, chargée d'étude *Sentinelles des Alpes*, vzingari@aol.com ■

# Un nouveau musée pour Albertville Conflans



Les Journées Européennes du Patrimoine 2004 ont célébré le début de la rénovation du vieux musée de Conflans, qui avait perdu de son attrait au fil des ans. Avec détermination, la Ville d'Albertville a décidé de sa réhabilitation pour en faire un véritable instrument de développement culturel et artistique. Deux ans de travaux seront nécessaires pour redonner sa splendeur d'antan à la belle demeure patricienne du XV<sup>e</sup> siècle, sur la place principale de Conflans: reprise des planchers et des éclairages, réfection des paliers et des murs intérieurs, réhabilitation de certains espaces (plus de 150 m<sup>2</sup>) aujourd'hui fermés au public et rénovation de la cour intérieure du musée, rénovation des plafonds et des fermetures...

Cette réhabilitation du bâtiment va permettre la mise en place d'une nouvelle muséographie mettant en valeur les belles collections du musée, qui bénéficie du label *Musée de France*.

Le projet scientifique et culturel prévoit un redéploiement des collections et surtout la création de parcours-découvertes accompagnés d'une politique culturelle et éducative forte.

Quatre parcours seront proposés au public :

- l'art sacré, expression artistique du passé,
- l'univers de la montagne, source d'inspiration artistique d'aujourd'hui,
- l'histoire d'Albertville Conflans, reflet de l'histoire de la Savoie,
- la Savoie, terre de savoir-faire, d'hier à aujourd'hui.

D'autre part, le nouveau musée accueillera dans ses murs une section spécialement dédiée aux enfants, espace de découverte et d'expérimentation où seront organisés des ateliers de création. Un espace du rez-de-chaussée sera consacré au patrimoine albertvillois, de l'Antiquité à nos jours, avec maquettes et panneaux informatifs. Un nouvel espace d'accueil et une boutique pour les amoureux du patrimoine savoyard compléteront harmonieusement ces travaux.

L'un des objectifs du musée est de devenir un centre de référence en matière patrimoniale. À l'occasion de Journées Européennes du Patrimoine, quatre donations ou mises en dépôt ont été concrétisées entre le musée (représenté par la Ville d'Albertville) et diverses personnes privées qui veulent sauvegarder et mettre en valeur un patrimoine dont elles sont depositaires.

Le groupe industriel UGITECH a déposé dix mille plaques de verre, témoignage de la vie de ce site et de toute la vallée de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Monsieur Pierre Coudurier a fait don de nombreux clichés photographiques dont il est l'auteur et qui retracent l'évolution de la cité médiévale de Conflans des années cinquante à nos jours.

Le musée a également reçu en dépôt les archives de l'ancien vélo-club d'Albertville, association qui a marqué le paysage local et dont les documents représentent une source particulière pour raconter l'histoire sportive et sociale de la cité.



Enfin, le musée est heureux et fier de recevoir en donation plusieurs huiles sur toile, gouaches et dessins consacrés à la montagne savoyarde, œuvres de Madame Colette Richarme (1904-1991) qui passa son enfance à Albertville et qui consacra une partie de son œuvre à Conflans, Albertville, Annecy et la montagne savoyarde.

Ces dons et dépôts témoignent d'une volonté de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine local. Le musée rénové s'est fixé comme objectif d'être à l'écoute de celles et ceux qui souhaitent sauvegarder objets et collections en leur proposant des solutions comme la mise en dépôt ou la donation afin que la passion de leur vie soit préservée des aléas du temps et mis en valeur au profit du plus grand nombre.

*Jean-Luc Bourges*

## Musée d'histoire et d'ethnographie de Conflans

Maison Rouge  
Grand Place de Conflans  
73200 Albertville  
tél. 04 79 37 86 86  
fax 04 79 32 83 39





## Le fonds d'archives Grange à Saint-Georges-d'Hurtières

*La Savoie a connu une longue histoire minière et métallurgique depuis la préhistoire jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le district de Saint-Georges-d'Hurtières, dans la vallée de la Maurienne, avec ses mines de d'argent, de cuivre et de fer incarne cette tradition avec près de 700 ans d'activité minière et métallurgique quasi ininterrompue. Les premiers écrits qui font mention de l'exploitation des mines des Hurtières remontent au Moyen Âge. Parmi les propriétaires successifs des mines, on compte le seigneur de la Chambre, la famille Castegnery ou plus récemment la compagnie Villat à laquelle, en 1802, Louis Grange, un des régisseurs, maître de forge à Randens, rachète les établissements métallurgiques et les droits sur les filons. La famille Grange s'inscrit dès lors au cœur d'une activité minière et métallurgique qui se développe dans le massif même, mais aussi dans les Bauges, voire au-delà de la Savoie, en Haute-Savoie, en Isère et dans la Loire, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.*

**L**a commune de Saint-Georges d'Hurtières accueille, depuis fin septembre 2003, dans la cadre de sa compétence sur la protection et la mise en valeur du patrimoine, les archives de la famille Grange, descendants directs de ceux qui ont occupé la fonction de « Maître de forges » à Randens et qui ont revendiqué l'exploitation exclusive du fer et du cuivre sur l'ensemble de l'ancien mandement des Hurtières tout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dès 2001, Marie-Christine Bailly-Maître (Présidente du Conseil Scientifique du Grand Filon mais aussi spécialiste de l'histoire des mines et de la métallurgie dans les Alpes au CNRS) et l'association l'Écomusée du Pays des Hurtières informent le Conseil général de Savoie de l'existence d'un fonds familial – les archives de la famille Grange – pouvant intéresser l'histoire économique, technique et politique de la Savoie et tout particulièrement celle du district minier des Hurtières et du

*M. et Mme Mundler  
(descendants de  
la famille Grange)  
avec M. André Brunet,  
Président de  
l'association Écomusée  
du Pays des Hurtières,  
Maryline Tranchant  
(inventaire du  
fonds Grange) et Lætitia  
Léonard (animatrice  
du Grand Filon).*



danger qui le menaçait. La famille Grange possède, en effet, à Randens, des quantités importantes d'archives (papiers, contrats, baux, registres, lettres...) mais exposées aux intempéries. Un travail urgent de sauvetage s'impose.

Durant l'été 2003, un contrat de dépôt des archives de la famille Grange est signé entre les descendants de la famille Grange et la commune de Saint-Georges-d'Hurtières, en présence du Président du Conseil général et de M. le Préfet de la Savoie. Les documents représentent l'ensemble des archives de l'exploitation du site minier des Hurtières que la famille Grange a en sa possession, notamment l'ensemble des documents sociaux et comptables ainsi que les correspondances, à l'exclusion des papiers strictement privés des anciens membres de la famille.

En septembre 2003, les documents sont transférés au site minier Le Grand Filon. En octobre, grâce à une aide financière du Conseil général commence alors pour une étudiante en histoire, un travail de six mois de dépoussiérage, classement et inventaire, sous la direction des Archives départementales de Savoie.

Ce fonds est désormais consultable au site minier Le Grand Filon sous la cote : Fonds Grange ; il représente 26 mètres linéaires et se compose de 378 registres, 29 plans et 118 boîtes d'archives. L'inventaire, pourvu d'un index et d'annexes, analyse ces documents suivant un plan de classement qui tente de refléter la place de cette famille « Maîtres de forge » à Randens et principal exploitant des mines des Hurtières, dans l'histoire minière et métallurgique savoyarde du XIX<sup>e</sup> siècle. Outre toutes les activités liées à la métallurgie du fer, on remarquera la très large implication de cette famille dans les différents domaines de la vie économique et industrielle de la Savoie, avec ses activités qui s'étendent aux plâtrières, au charbonnage, à la gestion des bois, des moulins, des métairies, des vignes mais aussi au notariat, à la justice et inévitablement à la politique.

Les documents qui nous sont parvenus concernent essentiellement les activités économiques de la famille Grange au XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi celles de la Société minière des Hurtières, dite



« Société Villat » ; les archives permettent donc de remonter au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne l'exploitation minière des Hurtières et le fonctionnement des hauts fourneaux d'Épierre et d'Argentine. Il est aussi à noter l'existence d'archives concernant les locataires (Société Schneider du Creusot et Société française de Fonderie et Acierie électrique) et acquéreur (Roger Lemoine) successifs de la concession minière de Saint-Georges, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Les conseils d'administrations ainsi que les mensuels et les livres de comptabilité de la société Villat apparaissent au sein du fonds Grange comme des documents de première importance pour la compréhension de la gestion, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des mines des Hurtières et hauts fourneaux d'Épierre et d'Argentine, jusqu'alors encore très lacunaire.

La correspondance, pendant près de quarante ans, d'un certain Jean Bonfand, contremaître mineur et rapporteur des Grange, les séries complètes de livres de comptabilité, les états de paie, les inventaires, les expertises, les rapports, les plans, les registres d'outils et de denrées... permettent une connaissance plus précise de la vie quasi-quotidienne au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les mines des Hurtières et des activités qui s'étendent autour : cassage, transport, transformation dans les hauts fourneaux, et vente du minerai sans oublier la gestion et l'exploitation des bois et charbons. Dans les Hurtières, mais aussi sur des sites comme ceux de Termignon ou de Lapraz, l'exploitation minière de la famille Grange s'étend jusqu'en Haute-Maurienne.

Les nombreux actes de justice et notariés fournissent, eux, des informations indispensables à l'écriture de l'histoire conflictuelle des différents protagonistes revendiquant les droits de concession minière des Hurtières

Registres des roulements des hauts fourneaux, des minerais et charbons entrés aux étaux, des états de paie, des ventes, plans et correspondances des maîtres de forges sont, d'autre part, autant d'éléments qui viennent enrichir la connaissance du fonctionnement des hauts fourneaux de Randens et d'Épierre ainsi que celle du commerce de la fonte au XIX<sup>e</sup> siècle en Savoie et dans les départements voisins.

L'activité économique de la famille Grange, à travers la série de livres de comptabilité et de la volumineuse correspondances de ses banquiers et de ses comptables, nous apparaît ainsi dans son ensemble.



Il ne faut pas aussi négliger l'importance des archives liées à l'exploitation du gypse et des plâtrières, exploitation minière complémentaire à celle du fer et du cuivre pour les revenus de la famille Grange.

Enfin, le fonds Grange comprend un certain nombre de journaux, revues et livres spécialisés dans la métallurgie et les mines, datant du XIX<sup>e</sup> siècle, comme *L'Ancre de Saint-Dizier* ou *Le Bulletin du Comité des forges de France...*

Véritable outil de travail pour les futurs chercheurs, les pistes de travail foisonnent et ce fonds va certainement rapidement se révéler une mine de renseignements pour les historiens locaux comme les universitaires.

Une salle d'archives a été aménagée au Grand Filon. Le fonds est consultable depuis le 1<sup>er</sup> septembre 2004, gratuitement sur rendez vous, aux conditions du règlement intérieur lequel exclut prêt et reproduction.

L'inventaire devrait être accessible sur le site internet du Grand Filon à partir du printemps 2005 ([www.grand-filon.com](http://www.grand-filon.com)).

Maryline Tranchant

**Dépôt et traitement des archives de la famille Grange, anciens exploitants des mines des Hurtières**

Au cours de l'année 2003, la famille Grange a accepté de déposer auprès de la commune de Saint-Georges d'Hurtières un fonds d'archives tout à fait intéressant sur la dernière période d'exploitation des mines du massif des Hurtières. Cette opération, modeste en elle-même, est toutefois très représentative des solutions novatrices qu'il est possible de mettre en œuvre pour préserver un patrimoine, quand tous les acteurs ont la volonté de travailler dans le même sens.

La famille Grange, propriétaire des documents, ne souhaitait pas être dépossédée du lien désormais séculaire qui l'attache aux mines. Elle tenait à une conservation à proximité. La formule du *dépôt d'archives* permet d'inscrire cette volonté dans un contrat garanti par la loi (en l'occurrence le

Code du patrimoine). La commune de Saint-Georges d'Hurtières était la seule bénéficiaire légale possible pour un tel dépôt : elle a donc signé le contrat, mais elle met à disposition du musée du Grand filon les documents. Le patrimoine communal est ainsi enrichi d'une source primordiale pour l'histoire locale, conservée et mise en valeur sur place, dans l'esprit de l'ensemble du projet du Grand Filon. Le Conseil général de la Savoie a souhaité soutenir cet accord, en fournissant les moyens de réaliser l'inventaire, sous forme de salaire d'une historienne-archiviste et de l'aide des Archives départementales. C'était la meilleure solution pour assurer la qualité professionnelle du résultat. Le Préfet de la Savoie enfin, a apporté sa garantie juridique et technique à l'opé-

ration, au moment de la conclusion du dépôt, mais aussi et surtout à long terme. Il agit ici au titre du contrôle scientifique et technique de l'État sur les archives des communes, mission confiée au directeur des Archives départementales. Un montage administratif complexe certes, l'affaire a donc pris du temps pour être conclue. Le résultat sans doute en valait la peine : désormais un fonds d'archives du plus haut intérêt pour l'histoire locale est accessible, sur place, aux chercheurs.

Jean Luquet





OBJETS D'ART

# Les canons-obusiers de marine de Conflans

Ces deux canons-obusiers pointés depuis 1978 sur le débouché de la vallée de la Tarentaise apportent une touche martiale à l'esplanade pittoresque du Vieux Conflans évoquant l'histoire de cette étape stratégique sur la route du col du Petit-Saint-Bernard. Mais l'amateur reste interloqué par la présence curieuse et anachronique, en Savoie, de ces deux pièces de marine de la Royale, datées respectivement de 1834 et 1835. La place militaire française d'Albertville, créée en application du « Système défensif de la France » du Général Raymond Adolphe Séré de Rivières, n'a été, en effet, pourvue d'ouvrages fortifiés et de pièces d'artillerie de place et de campagne qu'à partir de 1875. La Batterie de l'Esplanade, une batterie d'interdiction type Séré de Rivières édiflée sous la Grande Roche en 1875-1876, reçut un armement spécifique de type Périer de Lahitolle ou De Bange. L'artillerie de l'armée de terre ne réutilisa d'ailleurs jamais de canon-obusier de marine de calibre 30 pour la défense des places.

Le général Henri-Joseph Paixhans (1783-1854) expérimenta l'usage du canon-obusier de marine, une bouche à feu qui combinait le tir tendu du canon (boulet plein) et le tir courbe de l'obusier (obus explosif à charge creuse) qu'il préconisa dans son ouvrage « Nouvelle force maritime » publié en 1822 où il développa en précurseur l'idée d'un navire à vapeur cuirassé de type frégate ou corvette « coupée pour marcher très rapidement et entièrement armée de canons à bombes » préfigurant le célèbre bâtiment *la Gloire* de l'ingénieur Dupuy de Lôme armé en 1859-

1860. Son concept de « forteresses navales » anticipait les batteries cuirassées flottantes expérimentées lors de la guerre de Crimée en 1855. La nouvelle puissance de feu des canons dits « à la Paixhans » contribua à la modernisation de la flotte française au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les canons-obusiers de calibre 30 et 80 modèle 1827 ont été produits en quantité importante, 1967 exemplaires au total dont plus de mille exemplaires de calibre 30, sans toutefois respecter le programme prévu entre 1827 et 1844. Les deux exemplaires d'Albertville ont été exceptionnellement conservés.

Ces deux pièces ont été coulées par la fonderie de canons de Saint-Gervais (Isère) dont l'origine remonte au dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle ; on utilisait le minerai de Theys et d'Allevard pour produire des canons en fonte dont la qualité « si liante et si douce » était réputée. La fonderie, devenue bien national à la Révolution avait été rachetée par l'Etat en 1819 qui l'exploita en régie directe. L'installation comprenait dès 1807 deux hauts fourneaux, deux fours à réverbère permettant de pratiquer la refonte en seconde fusion de matériaux provenant de divers fourneaux dauphinois et de rebuts, quatre bancs de forage. Vers 1841, deux nouveaux fours de seconde fusion et une forerie furent installés ; la fonderie avait une capacité de production de 200 pièces par an. Saint-Gervais produisit des pièces d'artillerie de marine pour l'arsenal de Toulon jusqu'en 1865. A cette époque, la fonte fut remplacée par l'acier forgé et usiné. La fonderie sera définitivement fermée en 1869. Les bâtiments ont été inscrits à

## Bibliographie

BELHOSTE Jean-F., Service régional de l'Inventaire, DRAC Rhône-Alpes « fonderie de canons Saint-Gervais », in *Images du « Fonte et acier Rhône-Alpes »*, Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France, 1992, p 46-49.

DECKER Michel « Les canons de Conflans » in *Cahiers du Vieux Conflans*, société des Amis du Vieux Conflans, 35<sup>e</sup> année, n° 137, 3<sup>e</sup> trimestre 1983, p 42-59, ill.

OTHERNE Colonel J. « La fabrique de canons de Saint-Gervais (1670-1869) » in *Bulletin mensuel de l'Académie delphinale*, novembre 1973, avril-mai 1974.

TAILLEMITE Etienne « Henri-Joseph Paixhans et sa nouvelle force maritime », ISC, 2004.



Coll. G. Grimal, Chambéry



l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1986.

Les deux canons-obusiers de marine de calibre 30, modèle 1827 ont été inscrits à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté du 20 juillet 2001 puis classés Monuments historiques par arrêté du 20 janvier 2004 du fait de leur rareté.

Ces deux pièces avaient été « acceptées », sans déféctuosité. Elles restèrent inutilisées et dépourvues de tout affût en attente de livraison reportée suite à l'instruction d'octobre 1834 sur la qualité des fontes.

Le signalement réglementaire gravé sur l'arrondi de la culasse identifie chaque pièce avec mention de la fonderie, de la date de la coulée, du procédé (ici de seconde fusion : « 2F »), du numéro d'enregistrement de la pièce et du poids de la pièce achevée :

« S.GERVAIS.1834/2F F.N° 7.P.1533 »

« S.GERVAIS.1835/2F F.N° 21.P.1515 »

Il est vraisemblable que lors de l'aliénation de la fonderie de Saint-Gervais aux Domaines en 1873, l'Armée récupéra, selon l'usage militaire, les pièces pour les utiliser en chasse-roues à l'entrée de l'arsenal d'Albertville, aujourd'hui détruit, comme l'atteste une carte-postale Belle époque. Les pièces signalées à l'attention de l'Association des amis du Vieux Conflans, ont été transportées par la commune sur l'esplanade en 1978. Elles ont été étudiées en 1983 par Monsieur Michel Decker, spécialiste de l'artillerie au musée de l'Armée.

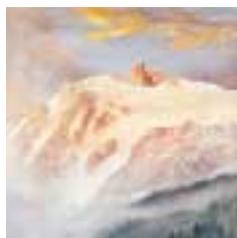
Le canon-obusier de 30 modèle 1827 rappelle par sa forme la caronade et équipait en gaillard ou en batterie les classes inférieures de bâtiments, notamment les corvettes. Son petit calibre s'avéra peu efficace contre les premiers cuirassements ; il fut concurrencé par le canon lisse de 30 à boulet.

*Philippe Raffaelli*

#### canon-obusier de marine de 30 modèle 1827

- Calibre 163 mm
- Diamètre de l'obus explosif 160,7 mm
- Longueur de la bouche à feu : 2226 mm
- Longueur de l'âme cal. 12,7
- Masse : 1480 kg (masse des tables de construction/en réalité 1530 kg +/- 30 kg)
- Masse du projectile 11,5 kg
- Masse de la charge de poudre noire : 2 kg
- Vitesse initiale : 425 m/sec
- Angle de hausse naturel : 20 m/rad.
- Portée dans le tir de but en blanc : 530 m
- Pénétration dans le bois de chêne à cette distance : 0,63 m
- Cadence de tir normale : 15 coups/heure
- Mise en œuvre réglementaire en 13 opérations
- Service de pièce : 10 hommes
- Affût de type à échantignolles, dit « à double crosse » pour freiner le recul important de la pièce, modèle courant 1838 : 293 kg





Elijah Walton,  
Vue de l'aiguille de Trient,  
chromolithographie, 1867.

1. Timothy Wilcox, in *Itinerari sublimi, Viaggi d'artisti tra il 1750 e il 1850, catalogo d'esposizione museo cantonale d'Arte Lugano, Skira, Milano, 1998.*

2. *Cette tradition est mieux connue, en tout cas davantage étudiée dans le domaine des paysages non montagneux, notamment dans celui des bords de mer, la problématique est au cœur de l'exposition actuelle du Grand-Palais (Paris) qui examine les rapports entre Turner, Whistler et Monet.*

3. K. Sloan, Alexander and John Robert Cozens : *The Poetry of Landscape, New Haven, London 1987.*

Jean-François Albanis Beaumont,  
gravure aquarellée,  
Le pont du diable,  
1800.



## Collection Payot les albums britanniques

« Nous ne voulons pas des chalets, des tabourets à trois pieds, des cloches de vache et des fromages, nous voulons des montagnes pures et saintes, traitées en tant que lien entre le ciel et la terre. » John Ruskin, *Modern Painters*, 1840.

Dans les paysages de la collection Payot, il fait toujours beau. Les vues montrent un ciel dégagé, des perspectives ordonnées dans les panoramas de haute montagne, des sites alternant prairies raisonnablement vertes et forêts bien délimitées. En moyenne montagne, bergers et paysans œuvrent paisiblement dans une atmosphère idyllique, conformément à la tradition du paysage néoclassique héritée des représentations du Lorrain et de Poussin.

La plupart des albums de voyage illustrés de la collection Paul Payot – par exemple ceux de Raoul Rochette et de Samuel Birman, parus en 1826 –, renvoient cette image d'une montagne « apprivoisée », une Arcadie évoquée dans le poème de Haller *Les Alpes* publié dès 1752. Ces représentations classiques coexisteront longtemps avec des visions plus romantiques d'une nature indomptée ou hostile.

Les Anglais cependant semblent privilégier une approche différente des paysages de montagne. Notre propos est de l'illustrer – à partir d'œuvres rarement présentées dans les expositions – les albums de voyage des artistes britanniques.

Entre 1750 et 1860 environ, dates de leur publication, un changement considérable affecte le statut de la peinture de paysage : le paysage devient un *genre* en soi, sous la double pression du marché et des changements institutionnels. Les styles se renouvellent : pour schématiser, après la réaction antirococo marquée par un retour aux valeurs classiques d'ordre et d'idéal, les tendances romantiques, réalistes, naturalistes, concurrencent progressivement l'archétype du paysage franco-italien. Les Anglais occupent une place remarquable dans ce contexte général et dans celui plus particulier de la peinture de montagne.

D'abord, ils ont été particulièrement actifs comme voyageurs et comme explorateurs. Les premières aquarelles rapportées par William Pars de son voyage aux Glacières avec Lord Palmerston sont exposées dès 1771 à l'Académie Royale. La célèbre image de la Mer de Glace, tirée de cet ensemble et gravée par William Woollett, favorisera la découverte et la connaissance de ce site. La paix d'Amiens est l'occasion pour les Anglais de reprendre le Grand Tour dès 1802, et d'apporter une contribution originale à la vision des sites historiques de toute l'Italie, puis à celle de la montagne

Comme le souligne Timothy Wilcox, « les œuvres de William Pars, John Robert Cozens, J. M. W. Turner, ou William Brockedon ne se limitèrent pas à illustrer les théories en cours à l'époque, elles donnèrent forme et structure aux nouvelles manières d'affronter la montagne ». <sup>1</sup> Ce renouvellement se nourrit de deux théories esthétiques développées par les philosophes et les artistes anglais : le pittoresque et le sublime.

Enfin, le travail de l'aquarelle en Angleterre et le statut d'œuvre à part entière que ce medium acquiert dans ce pays concourent également à faire évoluer la peinture de paysage : par sa légèreté et sa rapidité d'exécution, cette technique favorise la vision instantanée d'un paysage, les effets d'atmosphère et de lumière.

De l'héritage du paysage franco-italien et des vedute de Guardi et Canaletto subsiste un type de composition équilibrée, invoquant la symétrie et l'orthogonalité. La vue sur le paysage reste frontale, avec souvent correspondance exacte entre le centre du paysage et celui de la surface du tableau. Ce schéma est à l'œuvre dans les vues de Jean-François Albanis Beaumont, de John Terry ou de Cockburn, reprenant voyage après voyage, œuvre après œuvre, le même point de vue, le même cadrage, les mêmes « accessoires » de mise en scène.

L'apport des anglais se manifeste sur deux registres : le rendu du ciel et de l'atmosphère, la transcription de la matérialité du paysage par la texture des roches, des arbres et des glaces.

Le traitement du ciel bénéficie à la fois de cette tradition d'aquarelle évoquée plus haut <sup>2</sup> et de la recherche de l'expression du sublime. La première vision de la haute montagne de William Pars est une aquarelle aux coloris extrêmement nuancés, dont la version gravée en noir et blanc accentue les contrastes et dramatise l'atmosphère ; par comparaison les images concurrentes de Carl Hackert ou des frères Linck, sont animées d'une lumière certes subtile mais assez uniforme, où un ciel serein et des tons pastels contribuent à

dégager une image arcadienne de la montagne. Au contraire, pour Alexandre Cozens, les collines ou les montagnes « sont appelées à éveiller des sentiments de surprise, de terreur, de superstition, de silence, de mélancolie, de puissance et de force »<sup>3</sup>, comme il l'affirme dans son essai sur les différentes sortes de composition des paysages paru à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En plaçant pour l'improvisation à partir de sa méthode fondée sur les tâches, il fait entrer dans la modernité une période encore habitée par l'esprit de systématisme des lumières.

Les paysages d'Italie à l'aquarelle de son fils John Cozens, utilisent le ciel et les nuages à des fins lyriques. On retrouve cette dimension dans les vues romantiques de John Terry, par exemple la lithographie avec les ruines médiévales de Sainte-Marie-d'Aulps, ou dans les paysages de lacs suisses de John Dennis.

L'étude des ciels est aussi l'un des sujets préférés de John Ruskin, qui effectue plusieurs séjours dans les Alpes à partir de 1833. Entre certaines de ses esquisses et les vues du Dauphiné de Lord Monson dans son album de lithographies sur le Alpes du Dauphiné, ou celles de Bartlett, la continuité paraît évidente. Cette approche accentue les jeux de lumière et les effets d'atmosphère, mêlant brouillard, mouvements de nuages et vapeurs de chutes d'eau. Bien sûr le souvenir de Turner n'est pas loin (*La chute d'une avalanche dans les Grisons* 1810, ou *Hannibal et son armée franchissant les Alpes*, 1812).

Le deuxième registre où excellent les Anglais rejoint l'autre préoccupation de Ruskin : la transcription d'une certaine matérialité du paysage. Ainsi s'estompe la vision d'une nature idéalisée privilégiant l'harmonie en gommant toute aspérité, tout « accident ». La texture et le coloris des roches, des écorces, des arbres, de l'herbe, de la neige et de la glace sont au contraire exaltés, renforçant un effet décoratif ou pittoresque (certaines vues d'Albanis Beaumont), le réalisme d'un site (la galerie des Échelles par Cockburn, les séracs de Coleman), ou l'expressivité d'un paysage romantique (la vue des crevasses de Walton).

Coleman écrit dans la préface de son livre : « je voulais monter moi-même pour dessiner les paysages de la haute montagne d'après nature », estimant que depuis les descriptions de Saussure en 1787, les artistes se sont contentés de reproduire les paysages de mémoire.

Ainsi les gravures ou lithographies des albums anglais de la collection Payot permettent d'illustrer la contribution originale des Anglais à la représentation de la montagne, en rupture par rapport au stéréotype arcadien des « petits maîtres » de la collection Payot. Cette idée n'est pas neuve, mais elle a le mérite d'attirer l'attention sur une partie du fonds moins connu de cette collection.

On peut y deviner, au delà des préoccupations naturalistes des paysagistes de l'époque, la volonté de transcrire la dimension spirituelle du paysage de montagne.

Corinne Chorier



• William-Henri Bartlett, Source de l'Arveiron, gravure aquarellée, 1836.



Edmund T. Coleman, The region of Seracs, lithographie, 1859.

Henri-John Terry, Abbaye de St-Jean-d'Aulps, lithographie, 1866.

« Des stries de glace étincelante [qui] percent les nuages comme des objets qui ne seraient pas de cette terre » ... « une masse de glace qui serpente en s'élevant graduellement vers les profondeurs les plus lointaines de ces horribles déserts ». Shelley, *Correspondance*, 1816.



Ce sujet a fait l'objet d'une conférence pour la Société des Arts de Genève au Palais de l'Athénée, en Avril 2004. Le diaporama est consultable au Conservatoire d'Art et Histoire de la Haute-Savoie.

#### Collection Payot, sélection d'albums illustrés par des artistes anglais

##### Henri-John Terry

Dessins lithographiés tirés de *La Haute-Savoie* de Francis Wey, 1866.

##### Elijah Walton

Chromo lithographies tirées de *Peaks and Valleys of the Alps*, Londres, 1867.

##### Edmund T. Coleman

Lithographies tirées de *Scenes from the snow-fields being illustrations of the upper ice-world of Mont Blanc*, dédié à John Ruskin, Londres, 1859.

##### Jean-François Albanis Beaumont

Gravures aquarellées tirées de *Travels through the Lepontine Alps from Lyons and Turine*, Londres, 1800.

##### Major Cockburn

Dessins d'après nature du Major Cockburn et lithographiés par C. Hullmandel, tirés de *Views to illustrate the Route of Mont Cenis*, Londres, 1822.

##### John Dennis

Gravures à l'eau-forte tirées de *Views in Savoy, Switzerland and on the Rhine*, Londres, 1820.

##### George Barnard

Lithographies coloriées tirées de *Sketches in Switzerland*, 1843.

##### W.H. Bartlett et W. Brockedon

Gravures de tirées de *The Waldenses or Protestant*

##### Valleys of Piemont,

*Dauphiny and the Ban de la Roche*, volumes I et II de William Beattie, Londres, 1837-1838.

##### Lord Monson et Louis Hague

Dessins de Lord Monson, lithographiés par Louis Hague tirés de *Views in the Department of the Isere and the High Alps*, Londres, 1840.

##### John Ruskin

Dessins de John Ruskin, lithographiés par James-Charles Armytage tirés de *Modern Painters* de John Ruskin, Londres, 1840.



# Sentinelles des Alpes

Un réseau transfrontalier  
qui se structure et se renforce

**Sentinelles des Alpes – Sentinelle delle Alpi** est un programme Interreg III A porté par Mission Développement Prospective, la Région Piémont (chef de file) et la Région Autonome de la Vallée d'Aoste dont l'objectif est de valoriser le patrimoine fortifié des Alpes franco-italiennes en s'appuyant sur un réseau transfrontalier des gestionnaires de sites. Pour la partie française, ce programme bénéficie du soutien financier des Départements de la Savoie, des Hautes-Alpes, des Alpes de Haute Provence et des Alpes Maritimes, des Régions Rhône-Alpes et Provence Alpes Côte d'Azur et de l'État (Datar-Alpes). En outre, la Grande Traversée des Alpes et la Facim sont associés à Sentinelles des Alpes en tant que partenaires techniques.

*Mission Développement Prospective conduit avec ses membres depuis dix ans des réflexions stratégiques en matière d'aménagement du territoire, initie et anime des partenariats dans le cadre de démarches territoriales et mène également des missions d'observation dans le domaine de l'économie, du tourisme et de la gestion de l'espace. La dimension transfrontalière constitue une approche indissociable de la démarche prospective ; dans ce cadre, MDP a initié des partenariats de coopération avec des collectivités italiennes et met notamment en œuvre un programme INTERREG III A de valorisation des fortifications alpines.*

**P**erchées sur des promontoires rocheux, protégeant de ses remparts le village à ses pieds, contrôlant cols et routes stratégiques, postes d'observation, les fortifications témoignent de l'histoire d'un territoire et de l'évolution de ses frontières. Elles stigmatisent sur le massif franco-italien les conflits entre grandes puissances, mais également le développement économique des vallées, l'installation de populations, les zones frontières comme territoires d'échanges entre communautés par delà les monts. Empreintes régaliennes, ces monuments sont aujourd'hui envisagés différemment par les populations locales et par les collectivités : démilitarisés, ils s'inscrivent comme objet patrimonial dans des opérations de valorisation des ressources culturelles des territoires. Toutefois, la mise en valeur du patrimoine fortifié alpin n'est pas chose

facile : une accessibilité réduite, un tourisme saisonnier, des bâtiments souvent dans un état ruiné, nécessitent des opérations lourdes et coûteuses. Pourtant, ces objets méritent notre attention, car ils évoquent la naissance de l'Europe, le génie des hommes, inventeurs d'une architecture militaire de montagne, dont le souci esthétique surprend parfois, se jouant des contraintes climatiques et topographiques, et témoignent dans le même temps du caractère incongru de ces constructions, obsolètes à leur achèvement, l'artillerie ayant davantage progressé.

C'est dans la perspective de valoriser ce patrimoine commun entre français et italiens d'aujourd'hui qu'est née l'idée d'un réseau transfrontalier des gestionnaires de sites fortifiés alpins. La création d'un réseau présente de nombreux avantages, notamment celui d'être un lieu de réflexion et de dialogue qui ne se limite pas aux frontières administratives, de rompre l'isolement de certains sites et de renforcer l'image et la légitimité des fortifications comme patrimoine européen. Engagé depuis 2002, le réseau Sentinelles des Alpes rassemble aujourd'hui une soixantaine de gestionnaires français et italiens (collectivités, associations), qui se retrouvent à l'occasion des modules de formation ou des Rencontres Transfrontalières, échangent et partagent des informations sur [www.sentinellesdesalpes.com](http://www.sentinellesdesalpes.com) dont un espace est réservé par un code d'accès aux membres du réseau, et participent aux actions d'édition et de relations avec la presse.

Durant l'année 2004, le programme de formation s'est achevé par les modules 3 et 4 :

**Le Module 3, Interprétation du patrimoine et scénographie**, s'est déroulé sur six jours et a regroupé 17 stagiaires. Les objectifs étaient de définir la notion de patrimoine et de patrimoine fortifié, de caractériser la démarche interprétative plus particulièrement dans le cas du patrimoine fortifié, d'identifier les publics pour adapter l'interprétation, de savoir rechercher la documentation nécessaire pour enrichir et valider l'interprétation, d'identifier les outils de médiation capables de s'adapter aux particularités du patrimoine fortifié et de savoir mettre en scène au service de l'interprétation. Les stagiaires ont suivi les interventions d'un architecte-urbaniste, d'un historien de la fortification, de muséologues et scénographes, et ont rencontré des gestionnaires d'autres sites fortifiés.

**Le module 4, Communication et relations presse**, s'est déroulé sur trois jours et a réuni 19 stagiaires. Les objectifs étaient de comprendre l'importance d'une communication cohérente par rapport à un projet touristique et culturel, d'appréhender des outils concrets (dossier de presse, communiqué, conférence, fichier presse) pour optimiser ses actions de communication en direction des publics, des institutions et de la presse, et de



savoir réaliser un document de communication (création d'une maquette et élaboration d'un cahier des charges).

Par ailleurs, les 3<sup>e</sup> **Rencontres Transfrontalières**, qui se sont déroulées au 6 au 9 octobre à Mont Dauphin (Hautes-Alpes) et à Fenestrelle (Italie, val Chisone), ont rassemblé près d'une centaine de participants sur le thème de la *Médiation et outils pédagogiques dans les forts des Alpes*: le programme prévoyait la visite de quatre forts (Fort Queyras, Place Forte de Mont Dauphin, Forteresse de Fenestrelle, Fort d'Exilles) et quatre sessions de conférences (les outils pédagogiques pour les différents publics, les visites contées et théâtralisées, les installations multimédia et tendances et évolutions des publics du tourisme culturel en montagne). Cette manifestation, qui constitue un temps fort dans la vie du réseau, s'est aujourd'hui installée dans le calendrier des porteurs de projet. Les actes des trois rencontres de 2002 à 2004 sont en préparation et seront disponibles au début de l'année 2005.

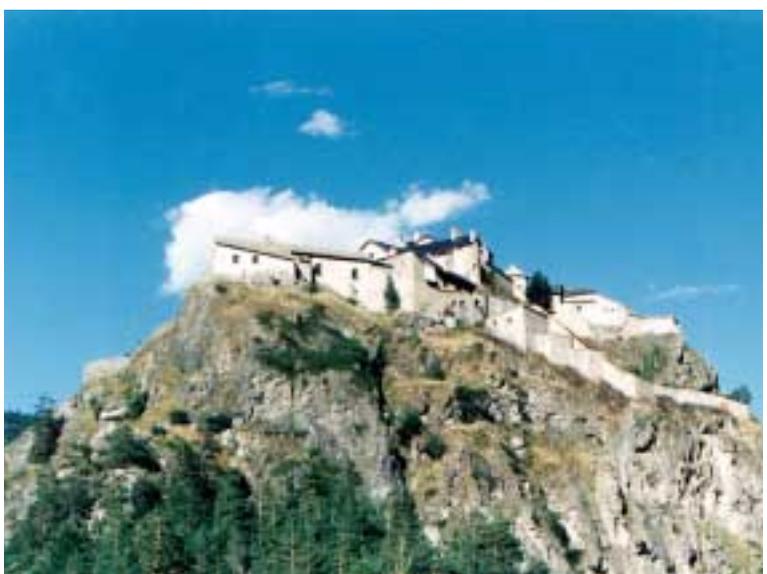
Enfin, les partenaires du programme ayant réaffirmé lors du comité de pilotage 2003 leur ambition de poursuivre la structuration du réseau en renforçant l'arborescence des sites, nous avons engagé cette année une opération conjointe dans les quatre départements de la Savoie, des Hautes-Alpes, des Alpes de Haute-Provence et des Alpes-Maritimes, afin d'identifier les futurs grands sites du réseau Sentinelles des Alpes. Cette opération se traduit par le lancement de quatre études sur chacun des territoires, dont la coordination est assurée par MDP. En Savoie, sur la base d'une collaboration étroite entre MDP et la Conservation départementale du patrimoine depuis le démarrage du programme Sentinelles des Alpes et renforcée à l'occasion de cette opération, la première étape a consisté à réaliser l'inventaire des sites fortifiés du territoire à partir de la fiche inventaire du ministère de la culture (cf. l'article de Céline Damian pages suivantes) ; la seconde phase, en cours actuellement, est consacrée à l'élaboration des préconisations sur le(s) grand(s) site(s) savoyards.

Le programme Sentinelles des Alpes – Sentinelle delle Alpi, grâce à un partenariat soutenu et à une coopération active tant au niveau interrégional que transfrontalier, a engagé une démarche ambitieuse pour la valorisation d'un patrimoine complexe mais riche et présentant de nombreux potentiels culturels et touristiques, en particulier dans la perspective du développement du tourisme d'été en montagne. La première tranche de financements s'achève à la fin de l'année 2005. La réflexion est déjà engagée avec l'ensemble des collectivités partenaires pour l'élaboration du second programme d'actions.

*Muriel Faure*

*[page de gauche], en haut, Redoute des Trois Communes (Alpes-Maritimes) – en bas, Redoute Marie-Thérèse, l'Esseillon (Aurieux, Savoie).*

*[page de droite], en haut, Rencontres transfrontalières 2004 (visite loufoque) à Mont-Dauphin (Hautes-Alpes) – en bas, Fort Queyras (Hautes-Alpes).*



# Frontières

## Les chantiers de l'histoire



Forte di Vinadio,  
Val Stura



Spectacle historique,  
Forte di Fenestrelle  
(Val Chisone).

[à droite], Fort  
de la Marguerie  
(Alpes-Maritimes).

[page de droite],  
Fort du Télégraphe  
(Valloire, Savoie).

Depuis l'été 2004, un nouveau chapitre de l'enquête ethnologique sur les mémoires des populations frontalières commence à s'écrire dans le cadre actuel du réseau transfrontalier « Sentinelles des Alpes », programme INTERREG III A, poursuite d'un travail initié en 2000 entre la Savoie, les Hautes-Alpes et les vallées piémontaises voisines grâce au programme européen INTERREG II.

Un premier corpus d'entretiens a été enregistré dans l'un des deux territoires de l'étude, la vallée de la Roya dans les Alpes-Maritimes, entre Tende, Breil, Piène Haute et Sospel, sur les traces d'une mémoire d'annexion bien plus récente qu'en Savoie, puisqu'ici c'est en 1947, suite aux accords qui ont été signés à la fin du deuxième conflit mondial, que Tende et la Brigue deviennent françaises avec le tout petit village de Piène-Haute, perché sur les falaises qui surplombent la Roya au cours sinueux et tourmenté.

Le long de l'ancienne route du sel, qui reliait la plaine de Coni à Ventimille, en passant par Tende, nous sommes partis à la rencontre d'une population frontalière qui peut encore compter parmi ses anciens des individus devenus français à l'âge de vingt ans. Derrière cette annexion récente se profilent, comme ombres d'un plus profond passé, les repères symboliques d'une « histoire savoyarde » réactualisée : lieu de rencontre entre une identité alpine et montagnarde et une destinée française. L'argument savoyard a été en effet le point fort de la campagne d'information du « comité d'annexion », organisée par l'État français entre 1947 et 1950 auprès des populations frontalières. En dépit d'une intégration apparemment accomplie, aujourd'hui un ancien de Tende peut déclarer : « nous ne savions pas, nous, nos parents nous avaient rien dit, de cette histoire savoyarde, de tout ça. Ils nous parlaient pas, à l'époque. Nous croyons être des vrais italiens. » Pourtant, au sein du même discours, à Tende, on

peut entendre, «... mais nous avons toujours été tournés vers la France».

Dans un autre territoire, dans le petit village de Piène-Haute, stratégiquement moins important que Tende et probablement moins touché par un certain discours conformiste ; du côté des femmes, on se souvient des larmes versées lors de l'annexion, des chansons qu'on aimait chanter en italien, d'un monde en partie perdu. En même temps, du côté des hommes, on affirme le bonheur d'avoir été intégrés dans « un pays aux institutions plus fiables », où le travail ne manquait pas, une « vraie nation » moderne. L'histoire est ici un lieu d'interrogations, dans un « entre-deux » qui témoigne du caractère relatif des identités nationales.

Les mémoires des narrateurs révèlent les ambiguïtés d'un sentiment d'appartenance territoriale qui n'a rien de statique et ne s'appuie pas sur des évidences géographiques données une fois pour toutes, mais au contraire est au prise avec les évolutions et les détours de l'histoire économique et politique européenne, dans un vaste contexte international. Les récits nous guident dans un enchevêtrement complexe qu'on pourrait représenter sous forme de paysages, matériels et immatériels : paysages de conflits et traités de paix, à l'image des évolutions des enjeux politiques ; paysages fortifiés, à l'image du développement des stratégies de défense et d'architectures militaires ; paysages du travail, des trajectoires professionnelles et stratégies de survie élaborées par les ancêtres, à l'image des flux économiques et marchands à travers le temps ; paysages généalogiques, distillés des mémoires familiales des générations des gens « d'ici », lieux des négociations de cultures et d'origines multiples, entre la mer, la plaine, la montagne. La fabrication d'une « histoire à soi » se fait dans le chantier collectif d'une réélaboration locale des éléments complexes, parfois cachés derrière les rhétoriques simples d'une histoire officielle assumée, en réalité forgés dans une tension riche et tourmentée, un processus d'adaptation et de création qui mobilise les ressources de mémoires. « Ici, c'est très compliqué » affirme une personnalité de Breil-sur-Roya. Un deuxième territoire, celui de l'Ubaye dans les Alpes de Haute-Provence, vallée savoyarde pendant trois siècles, jusqu'en 1713, est aussi exploré par l'étude en cours. La région de Barcelonnette, avec le col de Larche, axe de passage



vers la région de Vinadio, est une zone marquée par d'imposantes fortifications (Tournoux, Vinadio), au passé politique étroitement lié au destin italien des États de Savoie. Ici, l'identité frontalière peut être interrogée du point de vue des relations avec les vallées piémontaises et l'Italie, mais aussi du passé savoyard, révélateur de la genèse complexe des États nationaux, et de l'élaboration des représentations d'une histoire forgée dans la négociation des confins politiques et des frontières culturelles. En même temps, au-delà de la question nationale, une histoire territoriale propre peut se dessiner, dans le jeu des influences et des résistances, élaboration des

raisons historiques nationales et européennes combinées avec les trajectoires de l'histoire locale. Sans pouvoir aujourd'hui donner tous les éléments d'un travail qui doit se poursuivre dans les mois à venir, nous pouvons imaginer de réunir dans une réflexion d'ensemble les témoignages des frontaliers de la Savoie aux Alpes-Maritimes, pour arriver à élaborer, à l'aide aussi de documents historiques et d'images « mises en récit », des nouvelles visibilitées de ce territoire fortifié. Des Alpes du Nord à la mer Méditerranée, les « voix de la frontière » nous guident à travers les chantiers de l'histoire.

Valentina Zingari

## Inventaire du patrimoine fortifié en Savoie

**M**ission Développement Prospective, dans le cadre du programme Sentinelles des Alpes, développe des actions d'animations, de formations, de communication et de promotion. Une attention particulière est portée à une meilleure connaissance historique et architecturale des fortifications. C'est dans cette perspective que MDP et la Conservation départementale du patrimoine de la Savoie ont travaillé en partenariat pour réaliser l'inventaire des sites du département, qui vient compléter l'inventaire très riche tant du point de vue des notices que de l'iconographie réalisé par la DRAC PACA sur le territoire des Alpes du Sud, et alimentera par ailleurs la réflexion conduite sur les futurs sites majeurs du réseau Sentinelles des Alpes.

Le recensement des ouvrages fortifiés conçus entre le XVI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, sur le territoire savoyard actuel, a été mis en forme suivant les consignes du *Système descriptif de l'architecture* édité par l'Inventaire général. L'étude compte ainsi, au terme de cinq mois d'élaboration, trois cent cinq fiches susceptibles d'être intégrées sans grande difficulté dans la base de données nationale *Mérimée*. Parmi les soixante-deux champs de la grille d'analyse retenue, seize ont en effet été créés afin de répondre aux attentes des premiers destinataires de cet inventaire : les acteurs du programme *Sentinelles des Alpes*. Il s'agit de l'altitude du site, de renseignements sur son accessibilité, sur les animations ou services proposés au public, les projets dont il fait éventuellement l'objet, les coordonnées de responsables, enfin les références bibliographiques. Il suffira donc, le cas échéant, de retirer ces rubriques pour obtenir une fiche d'indexation conforme à celles du système documentaire *Mérimée*, constituées de sept chapitres : références documentaires, désignation, localisation, historique, description, intérêt et protection, statut juridique.



Ce cadre formel établi, la mise à jour de la bibliographie effectuée, il a paru judicieux de commencer par verser dans cette nouvelle base les informations collectées par Nathalie Tournier, chargée en 1999 de l'inventaire du patrimoine fortifié de la Maurienne. L'étude conduite antérieurement par Philippe Raffaelli, les ouvrages de Laurent Demouzon, Pier Giorgio Corino, Dario Gariglio et Mauro Minola, ainsi que les travaux du Lieutenant-Colonel Philippe Truttmann sur le système Séré-de-Rivières et la ligne Maginot constituent l'essentiel des sources exploitées jusqu'à présent. L'inventaire sera désormais enrichi par le fruit d'autres lectures et enquêtes de terrain, notamment les résultats des recherches menées actuellement au col du Petit-Saint-Bernard dans le cadre d'un programme Alcotra Interreg III A. A partir de ce travail, Mission Développement Prospective et la Conservation départementale du patrimoine proposeront des préconisations en matière de structuration et de pérennisation du réseau Sentinelles des Alpes en Savoie s'appuyant sur un ou plusieurs grands sites, parallèlement aux études menées dans les trois autres départements.

Céline Damian

### Bibliographie

- TOURNIER (N.), *Inventaire du patrimoine fortifié des Alpes cottiennes, Maurienne, Briançonnais, Queyras et Guillestrois*, 5 vol. dactylographiés, Programme Interreg II, avril-juillet 1999.
- RAFFAELLI (P.), *Patrimoine fortifié, de la motte féodale à la ligne Maginot des Alpes, Propositions pour un cadre départemental d'étude et de valorisation, Les séquences évolutives, les problématiques régionales et le contexte historique*, 3 vol. dactylographiés, Conseil général de la Savoie, CDP, Comité de pilotage Pierres Fortes de Savoie, 1995-1996.
- CORINO (P. G.), GASTALDO (P.), *La Montagna fortificata, Per i monti della Valle di Susa : dai forti della Triplice sino alle opere in caverna del Vallo Alpino*, Borgone di Susa, Melli, 1993.
- DEMOUZON (L.), *Savoie, juin 1940, l'ultime victoire*, vol. I, édité par l'auteur, 2000.
- GARIGLIO (D.), MINOLA (M.), *Le fortezze delle Alpi occidentali, vol. I, dal Piccolo San Bernardo al Mongineuro*, Cuneo, L'Arciere, 1994.
- TRUTTMANN (Lieutenant-Colonel P.), *La barrière de fer, l'architecture des forts du Général Séré de Rivières (1872-1914)*, Thionville, Klopp, 2000.
- TRUTTMANN (Lieutenant-Colonel P.), *La muraille de France ou la ligne Maginot*, Thionville, Klopp, 1988.
- *Archéologie sans frontières au col du Petit-Saint-Bernard, extrait des conclusions des sections médiévale et moderne*, Programme Alcotra INTERREG III A, 2003.



# La Savoie, laboratoire de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle

Ce qui est frappant à la découverte de la *Guide Rhône-Alpes de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle*, c'est que l'ensemble des dominantes architecturales, proposées par l'auteur Bernard Marrey, sont largement présentes en Savoie.

La Savoie a connu au XX<sup>e</sup> siècle, trente ans après son rattachement à la France, l'ensemble des mouvements architecturaux et urbanistiques contemporains. Elle s'est ainsi affirmée comme un territoire en mouvement, innovant et radicalement moderne.

Tout d'abord, les grands travaux d'infrastructures hydrauliques (de Roselend à Tignes), fer de lance du développement économique d'un territoire fortement agro-pastoral, lui ont permis de maintenir un tissu industriel toujours performant.

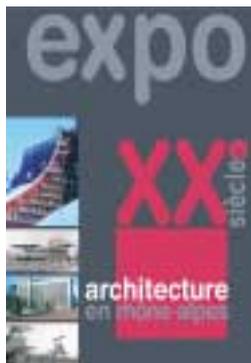
Puis ce fut l'or blanc, autour des pionniers qui inventèrent le concept de station intégrée avec l'école de Courchevel, dont les Arcs et la Plagne conservent encore les fondamentaux.

Sans oublier l'art sacré, particulièrement présent en Maurienne, qui témoigne d'une ferveur religieuse solidement ancrée. Pour anecdote, c'est la Communauté des Dominicains basée à Saint-Alban-Leyse près de Chambéry qui confia à Le Corbusier et Xénakis l'édification du monument le plus emblématique de Rhône-Alpes, le couvent de la Tourette.

C'est le domaine de l'habitat qui, du fait de la faible population du département, n'a pas connu les mêmes effets que les métropoles grenobloises ou lyonnaises. Nous conservons néanmoins, de l'avis de son auteur Jean Dubuisson, l'une des plus belles ZUP de France, aux Hauts de Chambéry.

Beaucoup de ses ouvrages sont encore intacts, mais pour combien de temps? Leur sauvegarde et leur valorisation sont aujourd'hui d'actualité, et pourraient être renforcés avec la création du centre d'archives d'architecture du XX<sup>e</sup> siècle.

Bernard Marey,  
*Guide Rhône-Alpes de l'architecture du XX<sup>e</sup> siècle*, éditions Picard et Union régionale des CAUE, 38 euros.



*Les Hauts-de-Chambéry.*

S'il ne fallait retenir que quelques édifices :

- aux Arcs 1600 (Pierre Blanche) et Arc 1800 (Arc Chantel), apologie de la pluridisciplinarité et de l'usage du bois autour de Jean Prouvé, Charlotte Perriand, Bernard Taillefer, Denys Pradelle, Gaston Regairaz.
- à Val d'Isère et La Plagne, l'éclectisme des œuvres architecturales de Jean-Louis Chanéac et Michel Bezançon.
- à Aix-les-Bains, la leçon d'architecture au travers des âges, des Romains à nos jours, de Robert Pétriaux à Stanislas Fiszer.

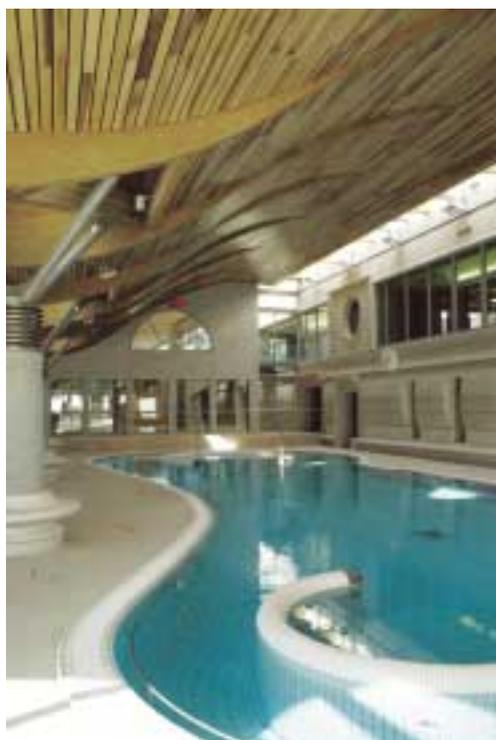
Mais du cœur de Chambéry, du Châtelard au Mont-Cenis, en passant par Roselend et Technolac, le XX<sup>e</sup> siècle est à l'image des hommes qui l'ont parcouru et bâti, avec leurs certitudes, leurs contradictions, nous offrant toutes les émotions de l'architecture.

*Bruno Lugaz*



*[ci-dessus], Les Arcs 1800.*

*[à droite, ci-contre], Les nouveaux thermes d'Aix-les-Bains.*



# Histoire des Carmes

## Le Pont-de-Beauvoisin

MONUMENTS



& ÉDIFICES

Les Traités de Paris de 1355 et 1377 mirent fin, pour un temps, aux conflits incessants entre Dauphinois et Savoyards, en instaurant, entre autres, une frontière qui, dans la région du Guiers, fut établie sur la rivière. Cette décision conduisit à la partition de la plupart des paroisses de ce secteur qui occupaient les deux rives. Ce fut le cas pour le Pont-de-Beauvoisin dont l'église paroissiale se trouva désormais en France. Devant cette situation et les réclamations des Pontois savoyards et grâce au legs de Louis de Savoie-Achaïe, on put permettre l'établissement d'une communauté de Carmes qui commencèrent à bâtir une église conventuelle en 1419. Après bien des avatars (difficultés financières, incendies) l'édifice fut achevé en 1497 comme le rappelle un cartouche gravé près de l'entrée qui signale qu'à cette occasion le prieur de Saint-Béron a offert le portail. A peine achevée l'église eut à subir les ravages des guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle et notamment l'incursion sanglante du baron des Adrets qui incendia le couvent et pendit des moines aux barreaux de leur cellule. C'est lors des importants travaux de 1670 que fut construit le clocher remanié au XIX<sup>e</sup> siècle.



La communauté ne fut jamais bien nombreuse, son effectif variant de huit à quinze religieux. Relevant d'un ordre mendiant organisé par saint Simon Stock à partir de 1247, les Carmes du Pont-de-Beauvoisin purent réunir, au fil du temps et des legs en leur faveur, un patrimoine foncier dont les revenus leur permettaient d'apporter une assistance auprès de la population. La toponymie locale conserve le souvenir de ces propriétés. La période révolutionnaire voit le départ précipité des religieux, lors de l'invasion de la Savoie, quelques jours après la tragédie des Carmes de Paris connue sous le nom des Martyrs de septembre. Les biens des Carmes sont vendus aux enchères publiques bien que le premier maire Henri Cretet, le frère d'Emmanuel qui deviendra ministre de l'Intérieur de Napoléon I<sup>er</sup>, retarde l'exécution des volontés du Commissaire de la République ce qui renforce l'estime que lui porte la population. Son tombeau, dans l'église, en témoigne.

Après le Concordat, l'église conventuelle devient, en 1803, l'église paroissiale du Pont-de-Beauvoisin en Savoie. Alors que son architecture et sa décoration étaient volontairement très austères, on décida d'ornez de peintures les murs et la voûte. Sous la Restauration sarde, les frères Lorenzo et Giuseppe Antonio Avondo, venus du Valsesia, réalisèrent ces peintures en 1844. Ils copièrent, à leur habitude, des peintures de Gaudenzio Ferrari, élève de Léonard de Vinci telles que l'on peut les voir à Varallo. Toutefois, ils modifièrent légèrement les attitudes des personnages. Ainsi, dans le panneau de la Nativité de l'église des Carmes, la Vierge a les mains croisées alors qu'à Varallo c'est Joseph qui présente cette attitude. Dans le chœur, on trouve outre quatre panneaux muraux, cinq médaillons représentant les vertus cardinales. Sur la voûte de la nef, cinq groupes de quatre médaillons concernent les évangélistes, les pères latins et d'autres saints et saintes. L'ensemble de ces peintures est intégré à un ensemble de sculptures néogothiques en trompe-l'œil que certains attribuent à Casimir Vicario. La totalité des surfaces peintes est de 2800 m<sup>2</sup>. Son classement à l'Inventaire date de 1987.

Un autre intérêt de cet édifice est constitué par son pavement qui conserve 44 dalles tumulaires de nobles et de notables locaux, dont les Cretet et des Pravaz. Derrière l'autel se trouve la tombe des religieux. Enfin, la curieuse pierre tombale de Jean Louis, contemporain de Mandrin représente deux pistolets.

La source Saint-Félix dont les galeries creusées dans la molasse sont à l'aplomb du chœur, était autrefois l'objet de pèlerinages suivis car ses eaux étaient réputées soigner les maladies des yeux. Elle s'ouvre sur la rive du Guiers, sous le très beau pont des Carmes qui permettait aux religieux de se rendre dans leur propriété.

Jean-Pierre Blazin

[en haut, à gauche],

La Cène,

[en haut, à droite],

La Prudence

peintures murales des frères Avondo, 1844.

[en bas], aspect de la

voûte de la nef centrale.





&amp; ÉDIFICES

*Maîtrise d'ouvrage*  
DRAC Rhône-Alpes  
Franck Senant  
ingénieur du patrimoine

*Commune*  
Le Pont-de-Beauvoisin

*Maîtrise d'œuvre*  
Jean-François  
Grange-Chavanis  
Architecte en chef des  
Monuments historiques  
*Assistant*  
Jean-Pascal Duménil

*Vérificateur des  
Monuments historiques*  
J. Jermer

*Coordonnateur*  
S.P.S. Bureau Veritas

*Lot 1, maçonnerie,  
pierre de taille*  
Entreprise Comte  
72 rue Bégonnet Biron  
42600 Champdieu  
tél. 04 77 97 14 66  
fax 04 77 97 19 48

*Lot 2, charpente  
couverture*  
Entreprise Eurotoiture  
80 route de Plancevat  
73460 Ste-Hélène  
sur-Isère  
tél. 04 79 38 06 23  
fax 04 79 38 08 26

*Lot 4, serrurerie et  
lot 5, vitraux*  
Entreprise  
Thomas Vitraux  
8 rue E. Chabrier  
26000 Valence  
tél. 04 75 43 13 31  
fax 04 75 56 46 84

*Façade ouest,  
dessin Alain Tillier  
Architecte en chef  
des Monuments  
historiques.*

# La restauration de l'église des Carmes

## Le Pont-de-Beauvoisin

Depuis des siècles, l'entrée en Savoie venant de Lyon était inséparable de l'image de l'église des Carmes qui orne la rive du Guiers franchi à Pont-de-Beauvoisin. L'usage de l'autoroute, qui a détourné le chemin des Echelles, ne doit pas faire oublier l'intérêt de ce monument encore entouré des restes bien remaniés de son couvent, avec ses grands toits de tuiles et son haut clocher octogonal couvert d'un dôme en ardoise, construit à l'âge classique sur les bases médiévales de l'enceinte de la ville. Le pittoresque des abords du monument avec, caché par l'abside, un grand escalier qui descend vers la rivière et donne accès à une grotte mystérieuse, ajoute encore à l'intérêt du site. Trait bien savoyard, la simplicité extérieure de l'église des Carmes, classée Monument Historique en 1992, ne laisse en rien deviner la richesse du décor peint qui orne les murs du sanctuaire et la qualité des éléments mobiliers.

L'église était à la fin du XX<sup>e</sup> siècle dans un état assez dégradé pour que la mairie propriétaire et ses partenaires habituels (Ministère de la Culture et Conseil général) aidée par la suite par l'Europe, commencent une restauration générale par les couvertures qui sont aujourd'hui refaites en totalité.



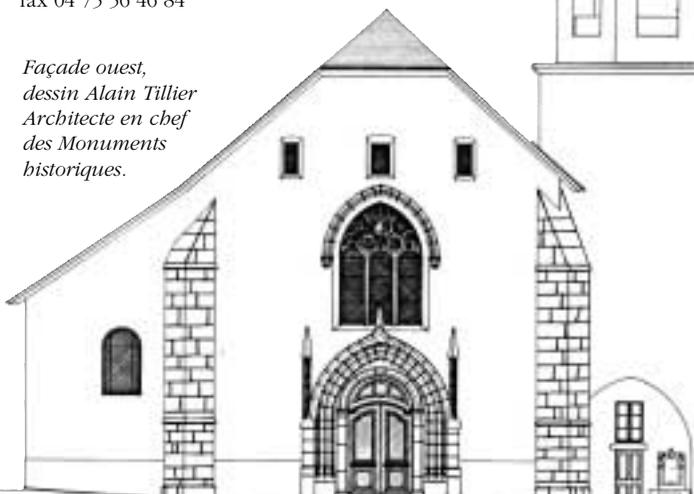
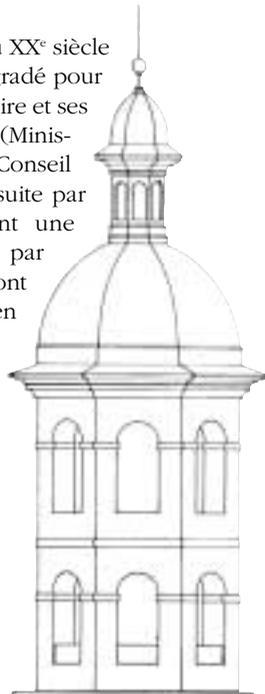
*Baie de la façade sud.*

Une étude préalable à travaux fut confiée en 1996 à Alain Tillier, Architecte en Chef des Monuments Historiques de Savoie pour ce qui restait à restaurer, à savoir les façades et l'intérieur. Cette étude a débouché sur la restauration de la façade du bas-côté Nord, puis de l'abside. Depuis 2001, j'ai conduit les travaux actuels, sur les bases de l'étude de mon prédécesseur, assisté par Jean-Pascal Duménil et Laurence Dupont-Montet, la maîtrise d'ouvrage étant assurée par la Conservation Régionale des Monuments Historiques en la personne de Franck Senant, Ingénieur du Patrimoine.

La tranche qui vient d'être terminée a concerné les façades Ouest et Sud et la base carrée du clocher, les contraintes budgétaires n'ayant pas permis pour l'instant de mener à bien la restauration de l'élégante partie haute octogonale.

Les maçonneries de l'église sont assez hétérogènes, comme souvent dans les pays de marches où la géologie est un peu chahutée. Elles mélangent la mollasse locale qui forme le substrat rocheux du lieu avec les galets roulés tirés de la rivière, quelques briques et le beau calcaire dur de la vallée du Rhône qui donne son caractère aux monuments classiques de la région.

Seuls les éléments de pierre de taille (contreforts, chaînes d'angles, encadrements des baies), restent apparents, l'ensemble des murs étant enduit à la chaux grasse de couleur naturelle, c'est-à-dire claire.



Les remplages des baies, réalisés majoritairement en mollasse, avaient très mal résisté à l'usure du temps, en particulier celui de la grande baie d'axe de la façade Ouest qui s'est avéré complètement désorganisé et sans doute mal remonté après une ancienne dépose un peu brutale.

Il a été entièrement remplacé par un nouveau réseau en grès de substitution selon un nouveau tracé plus proche du dessin d'origine, lui-même d'un gothique tardif original qui dénote une certaine méconnaissance tant des exemples flamboyants que de ceux de la Renaissance.

Cette intervention, très délicate, menée à bien avec maestria par les tailleurs de pierre de l'entreprise Comte, est un bon exemple de la permanence des savoir-faire anciens où la main et l'esprit sont en étroite symbiose.

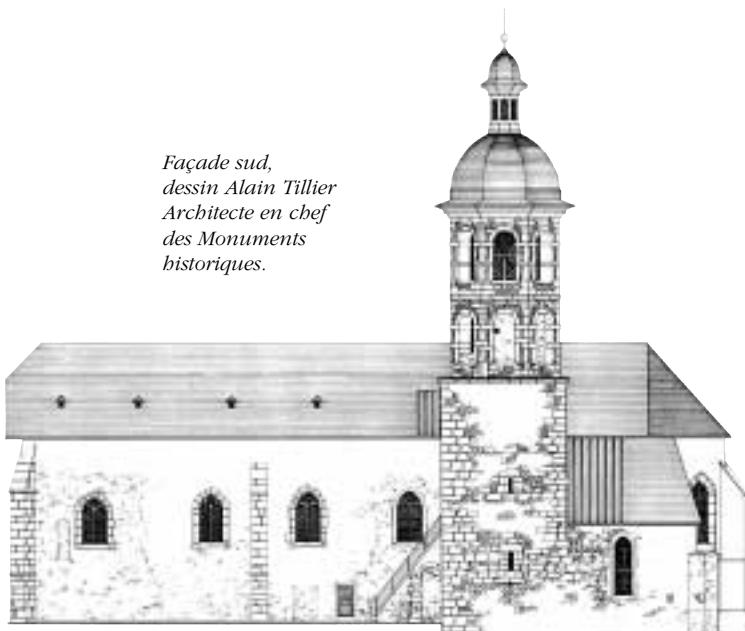
Ces travaux de gros-oeuvre ont été naturellement accompagnés de l'amélioration des éléments de construction qui leur sont intimement liés, à savoir quelques reprises de couverture (protection plomb des écoinçons horizontaux qui permettent de passer de l'octogone au carré du clocher), d'évacuation des eaux, (chêneaux et gouttières de cuivre), de menuiserie (sous-face de l'auvent de la façade ouest) et de vitraux (remise en plomb générale et verres nouveaux inspirés de l'état antérieur pour la grande baie ouest).

L'extérieur de l'église des Carmes est maintenant digne de son histoire. Reste à redonner à l'intérieur l'éclat qui devait être le sien au début du XIX<sup>e</sup> siècle quand la finesse des peintures murales dialoguait avec les vitraux et le mobilier polychrome dans une joyeuse unité.

Une première tranche concernant le chœur sera bientôt mise en oeuvre et devrait être suivie, si les crédits le permettent, par la nef et le bas-côté Nord. Les Carmes seront donc dans les prochaines années redevenus un élément très représentatif du patrimoine savoyard par leur histoire, leur site et leur décor.

*Jean-François Grange-Chavanis*

*Façade sud,  
dessin Alain Tillier  
Architecte en chef  
des Monuments  
historiques.*



*Baie d'axe  
de la façade ouest  
(état des remplages  
avant travaux).*



*Portail d'entrée et baie de la façade ouest  
après restauration.*

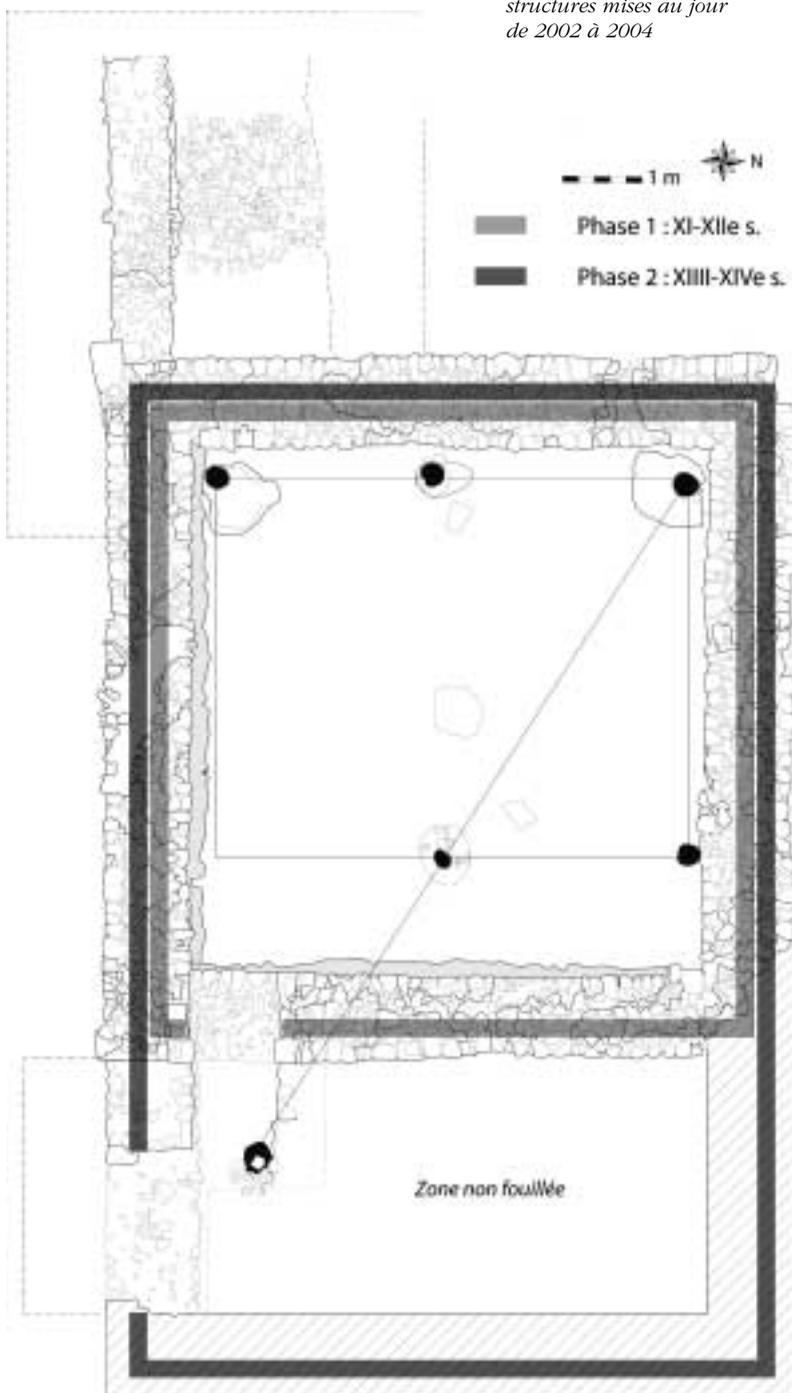


# Le château de *Conspectus*

Saint-Maurice-de-Rotherens

*Au cœur de l'Avant-pays savoyard, berceau historique de la Maison de Savoie, Saint-Maurice-de-Rotherens abrite un patrimoine castral vieux de près de mille ans. Les trois campagnes de fouilles menées depuis 2002 sur le site de la Tour, et les recherches documentaires entreprises aux Archives départementales de la Savoie et à l'Archivio di Stato di Turin, grâce au soutien de la Communauté de communes du Val Guiers, du Conseil général de la Savoie et d'un programme européen Leader +, permettent aujourd'hui d'en retracer l'histoire.*

La Tour – Plan des structures mises au jour de 2002 à 2004



## Le château de *Conspectus*

Bâti sur un ancien domaine de l'église de Vienne, au rebord d'un plateau calcaire dominant les méandres du Rhône et offrant un panorama exceptionnel qui lui valut son nom, le castrum de *Conspectus*, ou « du regard », apparaît dans la documentation dès la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Il est alors aux mains de trois lignages, rejetons probables des anciens vicomtes de Vienne, que l'on voit abandonner, au prieuré voisin de Saint-Genix, tous leurs droits sur l'ancienne église paroissiale Saint-Maurice (auj. calvaire de Vieille-Cure, à 300 mètres en contrebas de la Tour).

Les vestiges de ce premier château ont été partiellement mis au jour, à l'occasion de la dernière campagne de fouilles. Il s'agit d'une vaste *aula*, l'élément majeur de tout édifice castral depuis l'époque carolingienne, dont on ne connaît aucun équivalent contemporain en Savoie. De belles dimensions (10,7 x 6,5 m à l'int.), ce bâtiment rectangulaire, aux murs d'un mètre d'épaisseur, offrait une surface au sol de 70 m<sup>2</sup>, et s'ouvrait au Sud par une porte à deux vantaux.

Les parements des trois murs découverts, conservés jusqu'à quatre assises de haut, sont formés de petits moellons de calcaire soigneusement équarris, dont les joints, tirés aux fers, sont dans la région caractéristiques du XI<sup>e</sup> siècle. La fouille des niveaux d'occupation correspondants, bouleversés par les occupations postérieures, n'a pour l'heure révélé qu'un mobilier modeste, essentiellement composé de tessons de céramique à pâte grise. Une série de trous de poteaux percés le long des murs et au centre de l'*aula*, a



Fosse en cours de fouille.



Porte de la tour, vue de l'extérieur.

été aussi mise au jour. La fonction de cette structure demeure énigmatique, mais l'analyse au 14C réalisée sur les résidus charbonneux de l'un de ces poteaux montre qu'elle est contemporaine des premières mentions du château.

**Le château de Saint-Maurice**

Encore mentionné en 1120, le site de Conspectus est probablement abandonné dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Suivant le sort de plusieurs paroisses voisines, la seigneurie de Saint-Maurice passe ensuite aux mains du plus important potentat local : le seigneur de Gerbaix. C'est à lui qu'il faut attribuer la reconstruction du château au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Une tour de plan carré à structure charpentée et couverture végétale est alors édifée sur les vestiges de l'ancienne aula. Un fossé de drainage sera par la suite creusé à l'Ouest de la tour pour parer au ruissellement des eaux de pluie.

La fouille du niveau inférieur de la tour, commencée lors de la première campagne, s'est achevée cette année. Destiné au stockage, ce niveau était éclairé d'un mince jour en archère placé en position haute, et s'ouvrait sur l'extérieur par une porte – percée à l'Est, dans le seul mur construit ex novo – qu'une puissante barre coulissante permettait de verrouiller. Le mobilier recueilli, dont une large part provient du niveau supérieur, confirme son statut aristocratique et sa fonction militaire : carreaux d'arbalète, pièces de harnachement, menus objets de bronze, trompe d'appel, vaisselle et céramique culinaire abondante, clés et monnaies ont été découverts.

**Le château de Mauchamp**

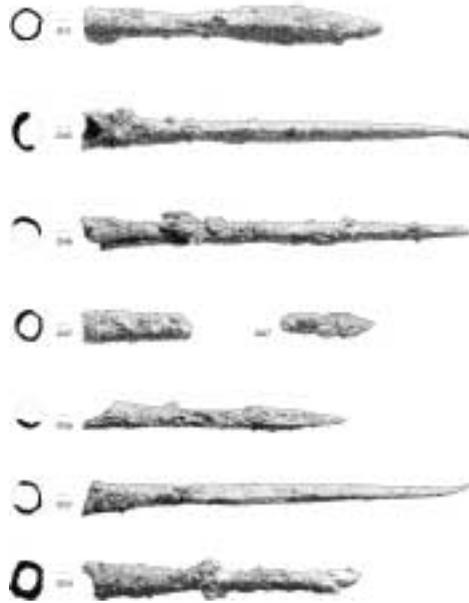
A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le château de Saint-Maurice est aux mains d'un vassal du seigneur de Gerbaix, le chevalier Jacerand qui fut, le temps

d'une journée, l'involontaire geôlier du marquis de Montferrat, capturé par son puissant voisin, Thomas III de Savoie, neveu du comte et seigneur de Saint-Genix (21 juin 1280).

Le château passe au début du XIV<sup>e</sup> siècle, au cadet de la famille, Guionet de Gerbaix, puis à sa fille unique, Guigonne. Cette dernière épouse en seconde noce un « grand commis de l'État », l'avocat Jean Ravais, docteur es lois et chancelier de Savoie. Probablement favorisée par le comte, cette alliance renforce indirectement son implantation à Saint-Maurice, dont l'importance stratégique s'est considérablement accrue depuis que le traité de Paris (1355) a fixé au Guiers la frontière avec le Dauphiné.

Étrange coïncidence, la tour est à cette même époque détruite dans un violent incendie, bien daté par une monnaie et plusieurs sacs de graines carbonisées découverts in situ, tandis qu'un nouveau château, plus conforme aux attentes militaires de l'époque est bâti à 500 m au Sud, sur la butte de Mauchamp.

*Cyrille Ducourthial*



Carreaux d'arbalète.



Denier en argent de l'archevêché de Vienne (milieu du XII<sup>e</sup> - fin du XIII<sup>e</sup> siècle).



Obole de l'archevêché de Lyon (fin du XIII<sup>e</sup> siècle).



Vue d'ensemble de la tour.



# Roches savoyardes

## de la Sainte-Chapelle, Château des ducs de Savoie

Pour justifier et confirmer la provenance présumée, selon les données historiques, des matériaux de la Sainte-Chapelle, nous avons comparé les pierres de construction et de décoration avec celles de notre banque de données, constituée de carottes façonnées dans des blocs prélevés en carrières. Cette méthode ne prend en compte que le faciès macroscopique. Avec les roches qui ne possèdent pas de caractères discriminatoires objectifs visibles à l'œil nu, à condition qu'un prélèvement soit possible sur l'objet à analyser, nous avons procédé à l'examen du microfaciès avec un microscope optique.

### Les roches de construction

L'état actuel de ce superbe édifice résulte de phases successives de travaux. On remarque une constante dans l'utilisation de matériaux de proximité pour la construction, quand ceux-ci sont pondéreux et répondent aux contraintes exigées par le chantier.

L'utilisation de pierre de Lémenc est signalée pour le gros œuvre lors de la première phase de construction du début du XV<sup>e</sup> siècle : façades orientale et occidentale ainsi que chevet.

La façade baroque fut rapportée dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, avec un matériau différent, de teinte jaune, même si la patine actuelle cache sa belle couleur d'origine. Ce calcaire aurait été extrait dans la carrière de Saint-Sulpice sur le versant oriental de la montagne de l'Épine (J. Révil, Bulletin annuel de la société d'Histoire naturelle de Savoie, 1903).

Des roches telles que celles de Lémenc ou de Saint-Sulpice ne sont pas identifiables sur le seul aspect macroscopique. Ces calcaires ont un faciès monotone que l'on retrouve dans nombre de sédiments formés à des époques géologiques différentes.

Ces calcaires se sont déposés en premier lieu sous forme de masse boueuse et leur transformation en roche solide a conservé une grande partie des caractères originels. Grâce à l'étude du microfaciès – caractères paléontologiques et sédimentologiques – sur lame mince au microscope optique polarisant, nous obtenons de nombreux renseignements en particulier sur l'âge et le milieu de dépôt. Ces données permettent de préciser le niveau géologique et donc le lieu de provenance. Cette recherche nécessite un prélèvement pour la confection de la lame mince (fine pellicule de roche de 1/300 mm d'épaisseur placée entre un porte-objet et une lamelle en verre) dans les matériaux à comparer. La taille de l'échantillon a été restreinte à une esquille d'environ 1 cm<sup>2</sup>.

La roche prélevée sur la façade occidentale est une biomicrite (bioclastes noyés dans une matrice micritique) ; parmi les bioclastes, nous avons reconnu des radiolaires, des spicules d'éponges et des ostracodes (fig. 1). Ce microfaciès est identique à celui (fig. 2) des calcaires d'âge jurassique supérieur (entre 146 et 141 millions d'années environ) qui affleurent dans la colline de Lémenc

toute proche. Il est donc logique de penser que le matériau provient des carrières ouvertes dans cette zone.

Le microfaciès de la pierre de la façade baroque (fig. 3) présente une matrice micritique ou un ciment sparitique avec de nombreux bioclastes (biomicrite à biosparite). Accompagnant quelques débris de mollusques, ceux-ci sont essentiellement des foraminifères. Parmi ces derniers, les espèces identifiées indiquent que la roche appartient à la formation des calcaires compacts d'âge hauterivien, voire même barrémien inférieur (Crétacé inférieur, entre 120 et 115 millions d'années environ) de la région. Signalons la présence en assez grande quantité d'un petit foraminifère appartenant à une forme dédiée à la Savoie, l'espèce *Sabaudia minuta*. Le matériel prélevé dans la carrière de Saint Sulpice montre un microfaciès similaire (fig. 4). Il est donc cohérent de confirmer Saint-Sulpice comme lieu de provenance du matériau, c'est le seul site répertorié dans cette série géologique qui se trouve dans le voisinage immédiat de Chambéry.

Les marches de l'escalier extérieur sont vraisemblablement en pierre de Villebois (ou choïn de Villebois). Le calcaire employé présente toutes les caractéristiques macroscopiques (grain fin et légèrement spathique, couleur grise, présence de stylolites, de terriers et d'ammonites) de cette roche d'âge bathonien supérieur (Jurassique moyen, entre 164 et 160 millions d'années environ) dont l'exploitation fut très active notamment sur la commune de Villebois. Cette détermination serait à confirmer par une étude au microscope optique.

### Les roches de décoration

Le chœur de la Chapelle ducale abrite un autel à la romaine du XVIII<sup>e</sup> siècle attribué au maître tailleur Tardy d'après un paiement en 1727 pour la construction « d'un autel en marbre noir, rouge et blanc », inspiré d'un projet de Filippo Juvarra, grand architecte et metteur en scène préféré de Victor-Amédée II, premier roi de Sardaigne (Museo Civico di Torino).

L'identification de l'autel a dû être faite uniquement en s'appuyant sur la banque de données constituée par les carottes prélevées dans les gisements. Par chance, certaines roches présentent des traits distinctifs et sont de ce fait aisément reconnaissables à l'œil nu.

Le calcaire noir veiné utilisé pour les marches provient de la base de la « corniche tithonique » d'âge jurassique supérieur (entre 150 et 140 millions d'années environ) dans la combe alpine, où de nombreuses carrières furent ouvertes entre Cruet et Mercury. Ce matériau, que l'on trouve abondamment employé à Chambéry dans l'église Notre-Dame et à la cathédrale Saint-François-de-Sales, présente un fond noir, avec des veines de calcite blanche plus ou moins abondantes ; dans la carrière de Saint-Philippe des remplissages d'oxyde de fer et des veinules oranges ou dorées

Fig. 1



Fig. 2

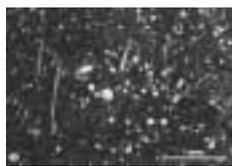


Fig. 3



Fig. 4





*Panneau central en brèche de Vimines.*



*[à gauche],  
Vue du maître-autel.*

*[à droite],  
dessin et lithographie  
P. Champod, Perrin,  
in la Sainte-Chapelle  
du château  
de Chambéry,  
A. de Jussieu, 1869.*

donnent un aspect porteur au matériau. Au vu des échantillons carottés recueillis dans les sites, nous proposons la carrière de Mercury comme lieu d'origine. Ce même calcaire est employé pour le premier rang de gradins de chaque côté du tabernacle, pour le fond noir de la face avant de l'autel et les dés latéraux de la cuve.

La brèche de Vimines, marbre emblématique de Chambéry et de la Savoie en général, décore les dés latéraux de la cuve de l'autel. Ce matériau daté de l'Oligocène (entre 28 et 24 millions d'années environ) est constitué d'éléments beiges, marrons, jaunes, parfois rouges, de forme anguleuse ou arrondie et entourés de cercles concentriques rouges, noyés dans une pâte généralement rouge qui peut passer au jaune ou à l'orange. Le site d'extraction, toujours visible, même si les terrains sont occupés à une autre destination, est au lieu-dit « Pierre rouge » dans le village de Vimines au sud-ouest de Chambéry. Nous avons trouvé dans les archives départementales, mention du « marbre rouge » déjà exploité sur les parcelles de la carrière, dans le relevé du cadastre établi en 1729.

Ces deux premiers matériaux correspondent au « marbre noir » et au « marbre rouge » cités dans le paiement de 1727. Le « marbre blanc » pourrait se rapporter au calcaire de la table de l'autel, de la base de la cuve et des dés latéraux ainsi qu'à celui employé pour les moulures encadrant les panneaux couleur chair de la face avant de la cuve et les placages latéraux en brèche de Vimines. Actuellement, nous ne sommes pas en mesure de proposer une région d'origine pour ce calcaire blanc.

Les bandeaux du second rang de gradins, de chaque côté du tabernacle, présentent en façade des panneaux en brèche de Tarentaise. Cette pierre marbrière, extraite dans l'une des carrières de Villette, est composée de petits éléments nankins, ivoires, roses, bruns, noyés dans une pâte cristalline variant du violet clair au violet foncé, avec parfois des passées nébuleuses. Des rostrés de bélemnites ont été reconnus parmi les

éléments de cette roche datée du Jurassique inférieur (entre 194 et 180 millions d'années environ). Les carrières de Villette, dont les premières traces d'exploitation remontent à l'époque romaine, étaient actives au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le tabernacle et les angles du ciborium présentent des bandeaux verticaux en ophicalcite. Les branches de couleur verte de la croix de Saint Maurice sur l'antependium sont sculptées dans le même matériau.

Dans les Alpes, les ophicalcites et les serpentines sont les seules roches de couleur vert foncé, susceptibles d'une opposition chromatique forte, l'effet recherché en décoration.

Dans « La statistique générale de la France, département du Mont-Blanc » en 1807, le préfet De Verneilh mentionne active la petite carrière de Longefoy, située à 2000 m d'altitude, entre Aime la Plagne et le mont Jovet. D'accès facile pour une carrière alpine, elle conserve de belles traces de coups de pics, et des saignées autour de blocs qui ne sont pas complètement isolés. Vu la pérennité des techniques jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ces vestiges d'extraction peuvent être très anciens. La tradition orale locale attribue un début d'exploitation bien antérieure, puisque la colonne Joux au col du Petit-Saint-Bernard y aurait été extraite ! Sans remonter aussi loin, il est raisonnable de penser que le site fut exploité en même temps que les carrières de Villette, actives au XVIII<sup>e</sup> siècle. Étant donné que le faciès du matériau échantillonné dans la carrière de Longefoy est semblable à celui de la roche employée pour l'autel et vu la proximité géographique de ce gisement, il est logique de proposer Longefoy comme lieu de provenance du matériel susmentionné.

### En conclusion

La provenance des matériaux utilisés pour le gros œuvre est différente selon la phase de construction, calcaire gris du Jurassique supérieur au XV<sup>e</sup> siècle, calcaire jaune du Crétacé inférieur au XVII<sup>e</sup> siècle. Les analyses au microscope polarisant confirment l'emploi de pierres extraites à proximité.

Pour la décoration du maître-autel, la comparaison avec les carottes de notre banque de données a permis de reconnaître quatre types de roches décoratives (du calcaire, deux sortes de brèches et de l'ophicalcite) indigènes. Celles-ci sont suffisamment caractéristiques pour préciser leur gisement d'origine, soit une zone d'affleurement, soit une carrière active au XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Danielle Decrouez  
Dominique Tritenne*



# Les fours de Cons-Sainte-Colombe

témoins de l'industrie de la chaux  
au XIX<sup>e</sup> siècle en Haute-Savoie



*Aménagement intérieur  
des fours avec la  
présentation provisoire  
des panneaux à  
l'occasion des Journées  
Européennes du  
Patrimoine, 18 et 19  
septembre 2004.*

*Vue occidentale des  
fours après restitution  
architecturale.*

*[ci-dessous, à gauche]  
Vue du front de taille  
dominant les fours.*

*[ci-dessous, à droite]  
Vue par le haut de  
l'intérieur du four  
oriental. On notera les  
structures auxquelles  
venait s'ancrer la cuve  
et, en partie basse,  
les deux galeries qui  
débouchent en façade.  
Ce cliché a été pris  
avant la restitution  
architecturale.*



Une batterie de fours à chaux domine l'entrée orientale du village de Cons-Sainte-Colombe. Propriété de la commune, ce bâtiment a fait l'objet d'un projet de mise en valeur porté par la municipalité, bénéficiant de l'aide financière de l'Europe et du Conseil général de la Haute-Savoie. Le projet a été réalisé plus particulièrement par le cabinet d'architecte du patrimoine Chatillon et Associés et le Service départemental de l'Archéologie de la Haute-Savoie. Après une phase d'études historique, archéologique et architecturale, lancée en 2001, et une restitution architecturale confiée à des artisans locaux, ce site a été ouvert exceptionnellement à l'occasion des Journées Européennes du Patrimoine 2004 avant de l'être définitivement pour la saison 2005.

Ces fours de type cuisson continue à courte flamme sont datables de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et calcinaient le calcaire tiré de la carrière qui domine le site. Le bâtiment est un massif de maçonnerie construit sur un plan rectangulaire (13,20 m de longueur en façade contreforts compris par 7,20 m de largeur pour une hauteur conservée de 5,20 m, portée à 8 m par la restitution) doté à l'origine de deux chambres de cuisson (cuves) chemisées en briques réfractaires. Chaque cuve, probablement ovoïde et d'un diamètre maximal de 2,30 m, possède une ouverture supérieure (gueulard) et, à la base, une sole à laquelle accèdent deux galeries, voûtées en briques et ouvrant sur la façade, par lesquelles les chauffourniers venaient tirer les blocs de chaux.

L'approvisionnement de ces fours se faisait donc par le haut et était constitué de couches alternées de combustible (houille d'Entrevernes probablement) et de blocs de calcaire. Ce mode d'approvisionnement permettait une production continue



*Les fours à chaux après dégagement en juin 2001.  
Ci-dessous, après restitution architecturale.*



de chaux, qui pouvait éventuellement être ralentie en cas de défaut d'approvisionnement en calcaire ou en combustible en humidifiant ce dernier et en obturant les ouvertures (gueulards et arrivées d'air). Vers 1875, la production moyenne annuelle, alors sur le déclin, était sur 8 mois de 540 tonnes. La carrière de pierre à chaux de Cons-Sainte-Colombe a fait l'objet d'une exploitation ancienne, ainsi que l'indique le toponyme « Mas du Raffort » désignant le site sur la mappe sarde (1730). Mais ce ne fut qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que l'exploitation se fit la plus intensive, avec un pic de production au cours des vingt années qui suivirent l'Annexion de la Savoie à la France (1860). Les fours provisoires (simples amoncellements de blocs de calcaire au dessous desquels on entretenait un feu vif durant deux ou trois jours) laissèrent alors place aux fours permanents que l'on voit aujourd'hui. La chaux hydraulique réputée produite dans ces fours fut notamment utilisée pour la construction de l'Hôtel de la Préfecture, des prisons à Annecy (1862-1865), de bon nombre d'églises des environs, notamment celles de Cons-Sainte-Colombe (1865) et de Thénésol (1870), pour des travaux à l'abbaye de Tamié (1870) et au pont d'Outrechaie (1870)...

Des panneaux pédagogiques, consacrés aux aspects géologique, historique et technique des fours à chaux en général et de ceux de Cons-Sainte-Colombe en particulier, seront présentés dans ce bâtiment libre d'accès en journée de mai à septembre ou sur rendez-vous auprès de la mairie.

*Christophe Guffond*



**Cadran solaire des pays de Savoie d'Annecy au pays du Mont-Blanc, de Chambéry aux confins de la Vanoise,**

par François Isler, *La Fontaine de Siloé*, coll. *Les Savoisiennes*, 2003, 30 €  
 «Échappant à sa fonction essentielle d'indiquer l'heure, le cadran solaire attire le regard du passant par son décor raffiné ou éveille la réflexion par sa devise religieuse, morale ou philosophique.»

François Isler, photographe, dresse ici un inventaire des cadrans solaires des Pays de Savoie. Les deux départements de la Savoie et de la Haute-Savoie font l'objet de cette étude. Chaque cadran solaire répertorié est photographié et fait l'objet d'une description. Au total, plus de deux cents cadrans sont présentés et commentés. L'auteur-photographe met toute sa passion à nous faire découvrir la complexité d'un savoir-faire qui mêle étroitement connaissances astronomiques, technique picturale et philosophie. Et l'on se prend à méditer devant les messages délivrés par ces compagnons du soleil ...

**Dictionnaire du duché de Savoie, M. DCCCXL (1840)**

*Tome I, l'Histoire en Savoie n°8 – Nouvelle série – 2004, 25 €*  
 «Réalisé par un notable inconnu disposant de temps et vraisemblablement de réseaux, alliant de plus une bonne plume à une grande érudition, il nous offre une remarquable image de la situation des communes de Savoie et de leurs habitants entre deux périodes capitales de leur destin. L'original de cet ouvrage est un vénérable manuscrit de 525 pages reliées sous une couverture de cuir d'un vert altéré par le temps et l'usage.»



Cette publication d'un manuscrit du XIX<sup>e</sup> siècle fait l'objet d'une édition en deux volumes, dont ce premier tome. Il se veut une description des communes et lieux-dits de la Savoie sous la Restauration sarde. Le fait qu'il ait été écrit en 1840 par un érudit dont la volonté d'exhaustivité l'honore, assure à ce document un rare degré d'intérêt historique.



**Les Alpes, enjeu des puissances européennes. L'union européenne à l'école des Alpes ?**

par Honoré Coquet, *L'Harmattan*, 2003, 29 €  
 Cet ouvrage, sans être réservé aux spécialistes, est d'une riche complexité. Le sujet, en effet, ne prédispose pas à la simplicité. Les sources présentées sont nombreuses et d'un grand intérêt. Le cheminement de

la pensée de l'auteur est intelligent, clair et didactique. L'idée développée est que pour bien comprendre la construction de l'Union européenne, il faut interroger l'histoire de l'Occident chrétien dont les Alpes constituent la moelle épinière. L'idée d'une Europe sans frontières, unie politiquement n'est pas récente; Charlemagne l'avait souhaitée et construite, reproduisant en cela l'idée de l'empire romain. C'est en analysant les ressorts des héritages politiques et des alliances matrimoniales tout au long de l'histoire européenne qu'il explique nombre de situations actuelles. Un ouvrage pour qui a soif de comprendre.



**Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises. Savoie et Dauphiné,**

*d'après le livre de Julien Tiersot, atlas sonore Rhône-Alpes n°18.* Ce Compact disque donne à entendre des enregistrements récents de chansons traditionnelles des Alpes françaises. La recension en avait été faite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Julien Tiersot, musicien, musicologue et compositeur, désireux de collecter ce qui subsistait d'une tradition orale plusieurs fois séculaire. En ce sens, il a été un précurseur de l'ethnomusicologie. Son travail a permis la collecte de 682 chansons recueillies directement auprès de témoins, plus environ le même nombre de chansons recomposées selon des sources écrites. C'est avec émotion que l'on écoute ces chansons, fruits d'une riche histoire. Pour exemple, la complainte du chaudronnier, relatant l'histoire véridique (une source la date de 1637) du supplice de cet homme ayant commis le parjure de voler les objets du culte au sein même de la maison de Dieu, de les fondre et de

revendre le métal ainsi coulé. Elle s'exprime comme une litanie douloureuse et son rendu est véritablement saisissant. Un document sonore inestimable pour celui qui s'intéresse aux traditions orales des Alpes occidentales.



**Joseph de Maistre** par Claude Boncompain et François Vermale, éd. le félin-Kiron, 2004, 18,90 €

Les écrits de Joseph de Maistre méritaient d'être redécouverts! Le legs fait par M. Jacques de Maistre des archives de son aïeul aux archives départementales de la Savoie a permis, en l'enrichissant, d'insuffler une nouvelle vigueur aux recherches concernant le philosophe. La constitution du Centre d'Études maistriennes sous la double égide des universités de Chambéry et de Turin en est le fruit. C'est à l'initiative de ce Centre que paraissent les *Cahiers d'Études maistriennes*, et que certaines œuvres de Joseph de Maistre ont été rééditées. C'est dans le cadre de cette récente redécouverte que la maison d'édition Le félin-Kiron a assuré la parution de cette biographie, fruit de la collaboration amicale entre le romancier Claude Boncompain et l'érudit François Vermale. Quelle meilleure introduction à l'œuvre de Joseph de Maistre que cette biographie qui retrace événements et contextes. Les choix qui déterminent une existence prennent ainsi le relief nécessaire à une plus grande proximité entre le lecteur et l'écrivain. A noter la prochaine parution des œuvres savantes de Joseph de Maistre dans la collection Bouquins chez Robert Laffont.



**Vieux objets en bois de la montagne,**

par Gherardo Priuli avec la collaboration de Jacques Châtelain, éd. Libris, 2004, 46 €  
 Ce livre présente 370 objets anciens issus de l'artisanat du bois de nos régions alpines. Ils ont été sélectionnés selon des critères de représentativité quant à l'usage, les formes et la décoration, déterminant ainsi la provenance géographique et culturelle, ainsi que l'époque. La suprématie du bois comme matériau travaillé est lié à son omniprésence dans l'environnement montagnard et à ses qualités mécaniques. La pauvreté en autres ressources le prédisposait à être, sinon l'unique, du moins le matériau privilégié. Témoignage d'une société préindustrielle qui ne subsistait pratiquement qu'en autarcie, l'artisanat alpin du bois incarne une fonction utilitaire très forte, associée à une richesse décorative qui traduit une démarche propitiatoire. Une description de qualité et une riche iconographie confèrent à cet ouvrage un rare degré d'excellence.

Vinciane Neel





- **Musées**
- **p. 3**
- **Archives**
- **p. 4 et 5**
- **Antiquités & objets d'art**
- **p. 6 et 7**
- **Collections départementales**
- **p. 8 et 9**
- **Dossier :**
- **Sentinelles des Alpes,**
- **un réseau transfrontalier**
- **p. 10 à 13**
- **Architecture**
- **p. 14**
- **Monuments & édifices**
- **p. 15 à 17**
- **Archéologie**
- **p. 18 à 22**
- **Livres**
- **p. 23**